Le Monde la vie
HORS-SÉRIE

Le Monde la vie



L'ATLAS DES EMPIRES

6 000 ANS D'HISTOIRE

200 CARTES



ÉDITION 2019

OÙ EST LE POUVOIR AUJOURD'HUI ?

AFRIQUE CFA 12800 F CFA, ALLEMAGNE 14,00 €, AUTRICHE 14,00 €, BELGIQUE 13,50 €, CANADA 17,35 $CAN, DOM 14,00 €, GRANDE-BRETAGNE 12,00 £, GRÈCE 14,00 €, ITALIE 14,00 €, LIBAN 29.500,00 LBP,
LUXEMBOURG 13,50 €, MAROC 140 MAD, PORTUGAL CONT. 14,00 €, SUISSE 20 CHF, TUNISIE 27 DT. - ISBN : 978-2-36804-091-1.



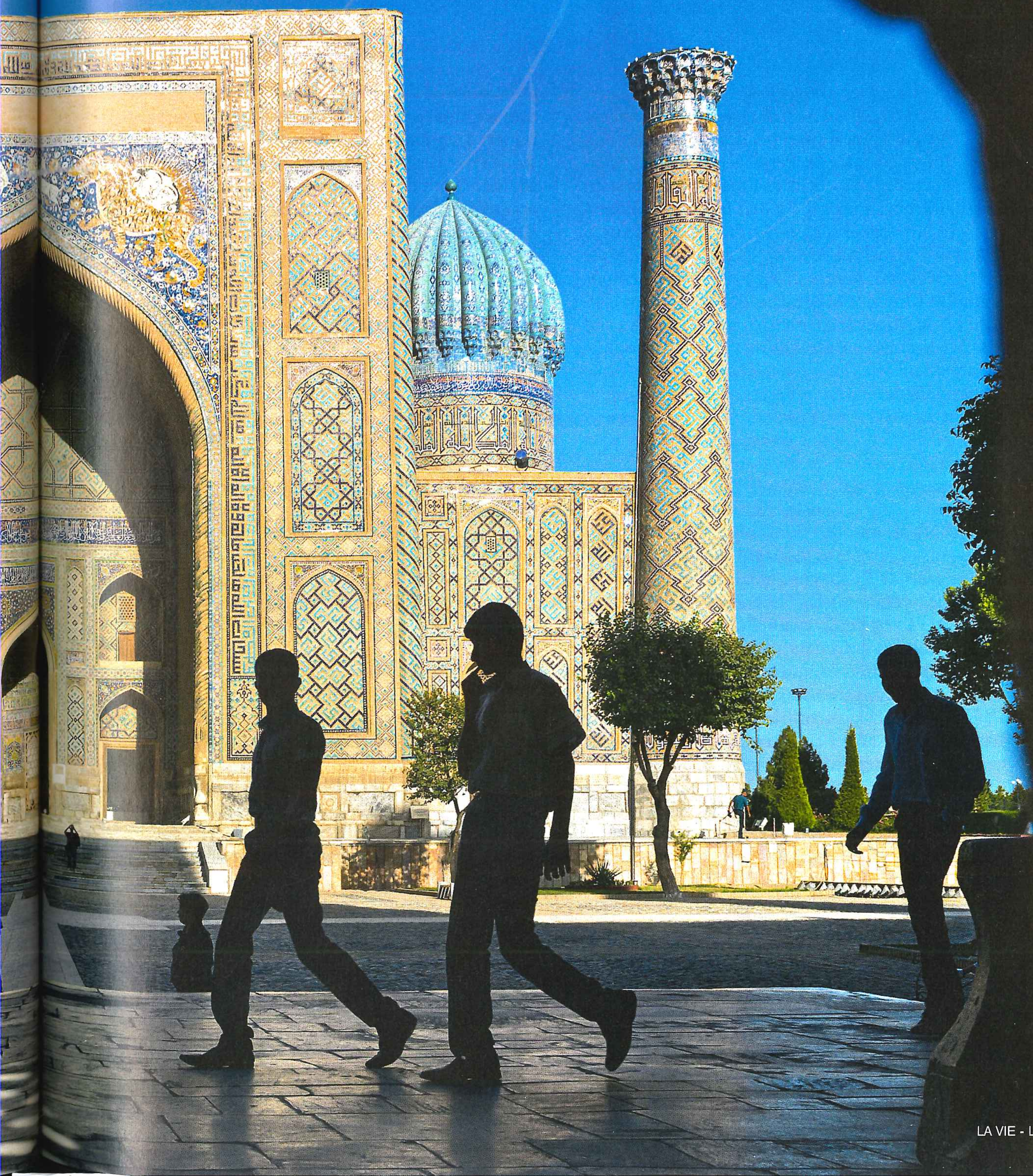
3 LES EMPIRES MUSULMANS

Du Maroc à l'Inde, plusieurs empires ont vu le jour. Portés par des dynasties arabes, turques, berbères, perses… ils soulignent la diversité de l'Islam.



MARC DOZIER/GETTY IMAGES

Samarkand, en Ouzbékistan, fut la capitale de l'empire de Tamerlan au XIVe siècle. Il s'y inventa alors un style architectural monumental qui continua à se développer au cours des siècles suivants. Medersa Chir-Dar, XVIIe siècle.



Gabriel Martinez-Gros

LE RÊVE VITE BRISÉ DE L'EMPIRE ISLAMIQUE

Suivant la voie ouverte par Rome et par la Perse, l'Empire islamique des conquérants arabes avait une prétention universelle. Cependant, son unité politique et religieuse sera de courte durée.

Les conquêtes arabes (634-725 environ) ressuscitent celles d'Alexandre le Grand, réveillent la géographie du premier des empires de l'histoire, celui de la Perse achéménide. Selon l'expression favorite de l'historien américain Marshall Hodgson (1922-1968), l'Islam « classique » des VIIe-XIe siècles s'étend « du Nil à l'Oxus » – l'Amou-Darya d'aujourd'hui ; ou encore de l'Égypte à l'Ouzbékistan pour le dire en termes contemporains. De l'Empire achéménide, il lui manque au nord l'Asie Mineure, demeurée byzantine. Au sud de la Méditerranée au contraire, l'Empire islamique inclut le Maghreb, l'essentiel de la péninsule Ibérique et, après 829, la Sicile, territoires que les Achéménides n'avaient ni dominés ni même convoités. Ce basculement vers le sud de la géographie islamique porte un nom : Rome. Rome qui a forgé l'unité méditerranéenne, tissé des relations régulières entre l'Égypte et le Maghreb, le Maghreb et l'Espagne, et ainsi préparé les voies des invasions arabes jusqu'aux Pyrénées ; mais Rome aussi, refondée à Constantinople, qui résiste au choc conquérant des Arabes en Asie Mineure.

Une large part du destin de l'Islam s'est jouée entre 674 et 718, quand les Arabes, à deux reprises et sans succès, s'efforcent de s'emparer de Constantinople. Cet échec, et la survie de l'Empire romain, rejette la civilisation islamique vers les territoires, les références, les personnels de la Perse. Le passage de la capitale de l'Islam de Damas (660-750), dans l'ancien territoire de l'Empire romain, à Bagdad (750-1258), dans l'ancien Empire perse, est dans la logique de la défaite arabe devant Constantinople.

Cet immense empire dure peu si on le compare aux quatre ou cinq siècles de la « paix romaine ». Dès 750-800, plusieurs dynasties rebelles se partagent l'Espagne et le Maghreb, qu'elles arrachent à l'autorité de l'empire. La même évolution prévaut un peu plus tard, au IXe siècle, à l'est du territoire impérial, en Transoxiane (Ouzbékistan) et au Khorasan (nord-est de l'Iran, ouest de l'Afghanistan). Mais la ligne de partage la plus durable apparaît après 975, quand l'avancée de la dynastie chiite des Fatimides, venue de l'Ouest (Maghreb et Égypte), est enrayée en Syrie, sur l'Euphrate, par les défenseurs de l'empire bagdadien des Abbassides. Étrangement renaît ainsi à l'intérieur de l'Islam la frontière de l'Euphrate, qui avait séparé pendant sept siècles, entre le Ier siècle avant notre ère et le VIIe siècle après, l'Empire romain et les empires perses des Parthes puis des Sassanides. Les quatre entités ainsi dessinées (Maghreb et Espagne, Égypte et Syrie, Irak et Iran, Khorasan et Transoxiane) traversent tout le Moyen Âge. L'invisible frontière de l'Euphrate, en particulier, ne sera guère franchie – et pour quelques décennies seulement – que par la plus grande dynastie turque médiévale, celle des Seldjoukides.

Étrangement renaît à l'intérieur de l'Islam la frontière de l'Euphrate, qui avait séparé pendant sept siècles l'Empire romain et les empires perses des Parthes et des Sassanides

Et la conquête reprend

La ruine de l'empire, le déclin de l'autorité des califats et des Arabes, en particulier au profit des Turcs, sont acquis aux XIe-XIIIe siècles. Parmi les traits majeurs de cette époque charnière, on en retiendra trois. D'abord la ruine des espaces centraux du premier Islam, en particulier l'Irak et l'Iran, victimes des vagues d'invasions turques (XIe-XIIe siècles) et surtout mongoles (XIIIe-XIVe siècles), qui font largement reculer, avec l'emprise sédentaire, l'autorité, la taille ou la durée des États sur ces territoires iraniens, irakiens, anatoliens que la révolution néolithique avait placés à l'avant-garde de la civilisation. Bagdad, déchue, laisse la première place au Caire entre le XIIIe et XVe siècle. Ensuite, l'affaiblissement des États, le regain de la violence tribale, relancent

les conquêtes de l'Islam pratiquement interrompues à l'apogée impérial entre le VIIIe et le XIe siècle. L'Islam recule, certes, en Méditerranée occidentale (Sicile et Espagne), mais il ouvre avec succès trois nouveaux fronts d'ampleur : l'Afrique noire, pour la première fois militairement pénétrée par les Touaregs à la fin du XIe siècle ; l'Asie Mineure, que les Turcs envahissent après leur victoire de Mantzikert sur les Byzantins (1071) et dont ils achèveront la conquête avec la prise de Constantinople en 1453 ; et surtout l'Inde, entamée par les raids de Mahmud de Ghazni (999-1030) et conquise aux XIIIe-XIVe siècles par des chefs de guerre turcs, persans ou afghans. Enfin, si les pouvoirs berbères du Maghreb (XIe-XVIe siècles) et les Turcs mamelouks en Égypte et en Syrie (1250-1517) restent fidèles à la langue arabe du vieil empire, les souverains turcs de l'Orient favorisent au contraire la renaissance du persan, nouvelle langue impériale, dominante dès le XIIIe siècle entre l'Inde et l'Anatolie, c'est-à-dire sur les deux tiers au moins de l'Islam.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Spécialiste de l'histoire politique et culturelle d'al-Andalus, né en 1950 à Oran, Gabriel Martinez-Gros est professeur émérite d'histoire médiévale du monde musulman à l'université Paris-Nanterre. Il a dirigé, avec Lucette Valensi, l'Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman, rattaché à l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris. Il est notamment l'auteur de *Brève Histoire des empires. Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent* (Seuil, 2014), de *Fascination du djihad. Fureurs islamistes et défaite de la paix* (Puf, 2016), et d'*Histoire de Grenade*, avec Sophie Makariou (Fayard, 2014).



EMMANUELLE MARCHADOUR

Trois empires musulmans cohabitent

Le persan triomphe totalement au temps des trois empires (1500-1800). Deux de ces empires s'édifient sur des terres d'expansion nouvelles, acquises entre le XIIe et le XVe siècle : l'Empire ottoman en Anatolie et dans les Balkans ; l'Empire moghol (1526-1857) en Inde, qui achève la conquête du sous-continent et prépare les voies du Raj britannique. Seul le troisième empire, et le moins imposant, celui de la Perse séfévide (1501-1722) repose sur les bases économiques et démographiques affaiblies des territoires du premier Islam, celui des conquêtes arabes des VIIe-VIIIe siècles. Mais la culture persane, en revanche, triomphe, d'Istanbul au Bengale. L'Empire ottoman offre, de ce point de vue, un intéressant paradoxe. Ce qui est nouveau dans la foudroyante expansion ottomane d'Alep à Alger entre 1516 et 1518, ce n'est pas la conquête du « monde arabe » par les « Turcs » – car les Mamelouks qui avaient régné auparavant sur l'Égypte, la Syrie et l'Arabie n'étaient pas moins turcs que les sultans de Constantinople. Mais les Mamelouks avaient conservé à l'arabe son statut de langue d'État et maintenu la référence fondamentale aux premiers temps de l'Islam, qu'incarne encore au Caire en 1517 la présence d'un calife abbasside. Au contraire, les modèles ottomans sont iraniens, leur sultan se nomme padichah, et Soliman le Magnifique versifie en persan. Et pourtant l'Empire ottoman, moins riche et moins brillant que l'immense Empire moghol des Indes, moins à l'aise avec ses références iraniennes que la Perse séfévide, tire sa prétention à la prééminence de sa domination sur les vieilles métropoles arabes : Damas, Le Caire, les sanctuaires de La Mecque et Médine, et Bagdad arrachée aux Séfévides en 1638.

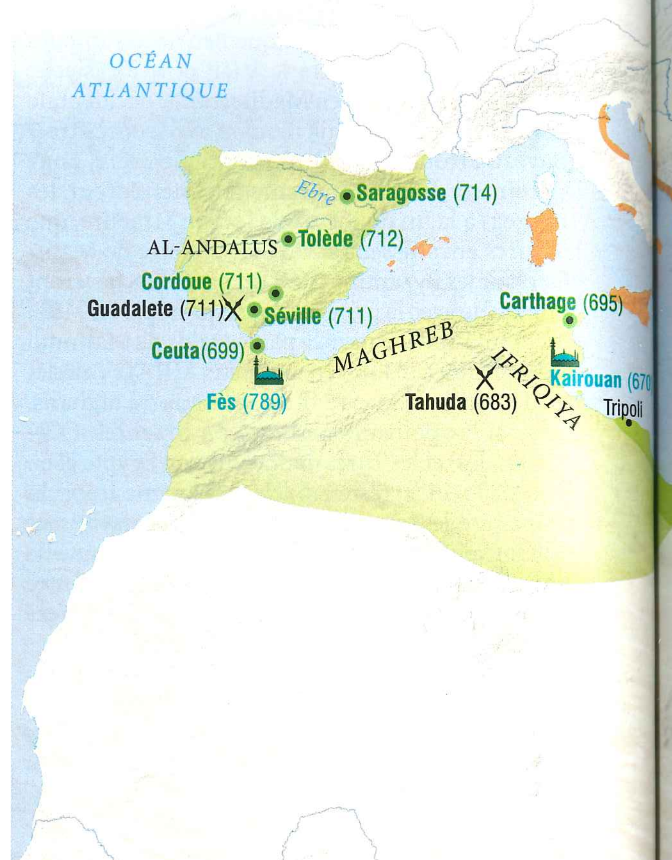
À l'autre bout du monde islamique, le Maroc et l'Afrique sahélienne restent les seuls royaumes de référence arabe des temps ottomans

Le basculement de l'Islam vers l'Asie après 1300 est confirmé par sa pénétration dans la péninsule malaise, puis dans les îles de la Sonde entre 1300 et 1600. À l'autre bout du monde islamique, le Maroc et l'Afrique sahélienne, étendue par les grands mouvements de djihad des XVIIIe et XIXe siècles, restent les seuls royaumes de référence arabe des temps ottomans.

Colonisation et modernité renversent l'hégémonie du persan : l'anglais s'y substitue aux Indes à peu près dans les mêmes fonctions et pour les mêmes élites restreintes. Au début du XXe siècle, la révolution kémaliste épure le turc d'au moins autant de mots persans qu'arabes. Au contraire, dans les dernières décennies, le poids démographique croissant de l'Islam subsaharien, mais aussi l'islamisme et sa quête des origines arabes ont rendu lustre et prestige – fragiles et contestés – à la langue arabe.

OMEYYADES ET ABBASSIDES L'ISLAM FONDE SON DOMAINE

La création de l'Islam médiéval est indissociable d'une dynamique impériale. Cet empire articule diversité acceptée et grammaire du monde partagée.



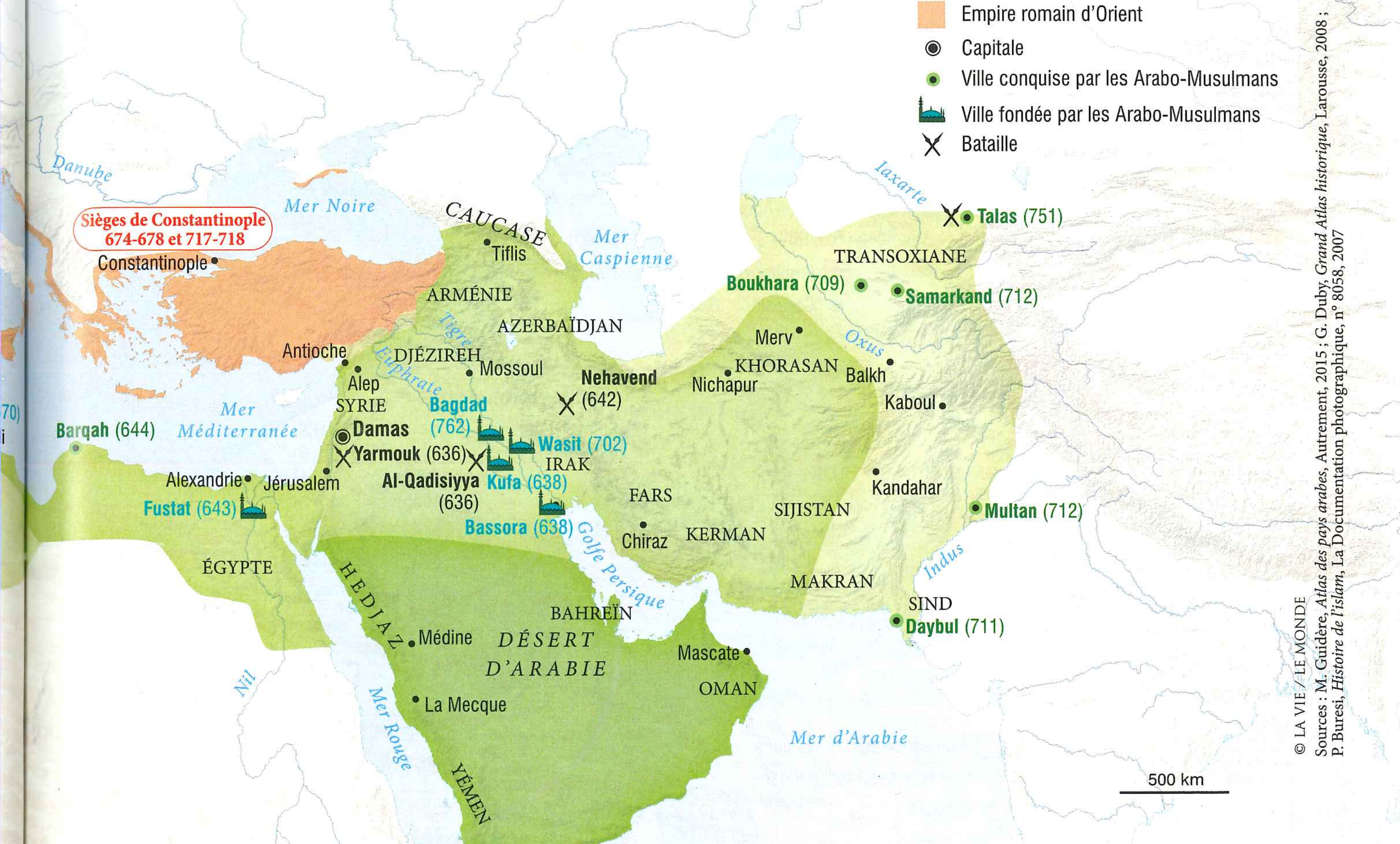
Annliese Nef
Maîtresse de conférences en histoire médiévale à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Il a souvent été avancé que l'Islam – la majuscule souligne ici que le mot désigne un monde social caractérisé par sa diversité – tirerait sa spécificité d'une nouvelle religion, l'islam (avec une minuscule, pour la distinguer du premier). Or, la très grande ressemblance entre l'islam et les deux monothéismes qui le précèdent invalide une telle affirmation, en particulier dans les premiers temps de lente genèse de la religion musulmane. Plus généralement, cette dernière n'est qu'une des dimensions de la conception du monde et du pouvoir qui porte les Arabo-musulmans à la construction d'un empire. L'expansion territoriale de cette nouvelle entité politique est si précoce qu'il peut être légitimement soutenu que tant l'Islam que l'islam sont le fruit d'une dynamique impériale. En effet, avant cette expansion, qui débute dès les années 630, les sources autorisant une description fiable du monde social considéré manquent, et les premières qui nous sont parvenues sont de nature religieuse et nettement postérieures. En outre, la religion musulmane elle-même se construit en se positionnant par rapport au judaïsme, au christianisme et dans une moindre mesure au zoroastrisme, dont les adeptes prédominent dans le nouvel empire pendant plusieurs siècles. L'Empire islamique doit donc faire une place aux non-musulmans, et ses élites – qui en incluent un grand nombre – ont à élaborer un langage commun dont l'islam ne soit pas la seule référence.

La genèse impériale omeyyade

De 661 à 750, la dynastie omeyyade préside aux destinées de l'empire. Son fondateur, Muawiya, est arrivé au pouvoir en s'opposant au quatrième calife successeur de Muhammad (Mahomet), Ali (r. 656-661). Il entendait ainsi venger l'assassinat d'Uthman (r. 644-656), le calife précédent, dont il était le plus proche parent. Il faisait partie des Banu Umayya (« descendants d'Umayya »), l'une des branches des Quraychites, la tribu de Muhammad, non rattachée directement toutefois à son lignage. Muawiya, qui était gouverneur de Syrie avant de devenir calife, choisit pour siège de sa dynastie Damas, petite cité byzantine. À partir de cette date, le cœur de l'empire ne sera plus jamais l'Arabie. En outre, l'installation du nouveau pouvoir dans cette ville souligne sa volonté de s'inspirer de l'Empire byzantin plutôt que de l'Empire perse sassanide, tous deux victimes majeures de l'expansion arabo-musulmane. Sous les ordres des Omeyyades ont lieu les dernières étapes de la conquête : vers le nord et l'Arménie, vers l'est et l'Asie centrale, vers l'ouest et l'Afrique byzantine, la péninsule Ibérique et le sud de la Gaule, vers l'Asie Mineure, tandis que Constantinople résiste à un dernier siège en 717-718.

Au sein de l'ensemble varié qui naît de ce mouvement, la diversité religieuse, linguistique, mais aussi administrative et fiscale, pour ne citer que deux prérogatives de l'État, est grande. Le nouvel empire reflète un processus, enclenché dès la conquête, de coproduction d'un monde social nouveau qui met à profit les structures en place, en les réinterprétant, tout comme il donne naissance à de nouvelles élites, intégrant les conquérants et une partie des élites précédentes. Au tournant du VII[e] siècle, l'arabe devient la langue de référence de l'administration impériale et l'islam, désormais mieux défini, la transcendance majeure – ou vérité du monde indiscutée – légitimant l'ordre social et cosmique. Mais, au sein de l'empire, ni l'arabe ni la religion musulmane ne sont exclusives d'autres langues et religions. Un statut a été élaboré pour les « gens du Livre » (ou « de l'Écriture ») qui englobent les juifs, les chrétiens et les zoroastriens, et d'autres petits groupes. L'infériorité de ces *dhimmi* (« protégés ») est sanctionnée juridiquement et fiscalement, mais une place leur est reconnue, et leur situation sociale peut être très bonne. Les gouvernorats



structurent l'espace administratif, et si Damas est la capitale impériale, pour reprendre une expression actuelle, l'organisation est relativement décentralisée, même s'il est plus juste de parler de polycentrisme. Chaque capitale de gouvernorat est en effet le relais d'une politique élaborée par l'administration centrale ; ses élites, tout en s'inspirant de celles de Damas, participent également à l'élaboration d'instruments et de rituels politiques et d'une culture impériale partagée. La construction omeyyade n'est toutefois pas dépourvue de tensions, et la crise finale qui l'affecte dans la première moitié du VIIIe siècle souligne ses limites : sa légitimité était marquée par la tache initiale de la liquidation des descendants les plus directs d'Ali, cousin et gendre de Muhammad qui n'eut pas de fils ; l'élan des conquêtes était retombé ; la centralité de l'arabité et la prédominance du groupe des conquérants par rapport aux nouveaux convertis avaient créé des frustrations.

Les Abbassides se tournent vers l'Orient

C'est par la violence que les Omeyyades sont chassés du pouvoir en 749 à la faveur d'une opposition multiforme, au sein de laquelle les nouveaux convertis, en particulier persans, et les courants musulmans considérés comme hétérodoxes par les Omeyyades, en particulier les chiites, sont nombreux. La prise du pouvoir par une de ses composantes, sunnite, en frustre plus d'un. Elle donne naissance à la dynastie des Abbassides, dont le nom est tiré d'al-Abbas, un des oncles de Muhammad. Ce lien est une des sources de légitimation de la nouvelle dynastie, qui promeut une écriture de l'histoire dénonçant l'impiété des Omeyyades tout en mettant en avant son propre zèle religieux. La propagande abbasside insiste en effet sur sa rupture avec l'ordre antérieur : les Omeyyades sont exterminés (un seul parvient à fuir, il se réfugie en al-Andalus). Le centre de gravité de l'empire se déplace vers l'Orient : Bagdad est fondée en 762 (voir page 74), à proximité de l'ancienne capitale sassanide, la référence à l'histoire du dernier grand empire perse remplaçant celle de l'Empire byzantin.

Au-delà de cet accent mis sur la rupture, l'Empire abbasside prolonge par bien des aspects l'élaboration omeyyade. L'empire n'est plus en expansion, mais les circulations en quête de savoir, de carrière ou de profits renforcent son unité. Sans qu'il y ait contradiction, le polycentrisme de l'empire est mieux pris en compte, et une autonomie est reconnue à un certain nombre de régions (notamment à l'Ifriqiya, située au Maghreb oriental, et à l'Égypte). L'heure est à la *shu'ûbiyya*, mouvement de revendication qui

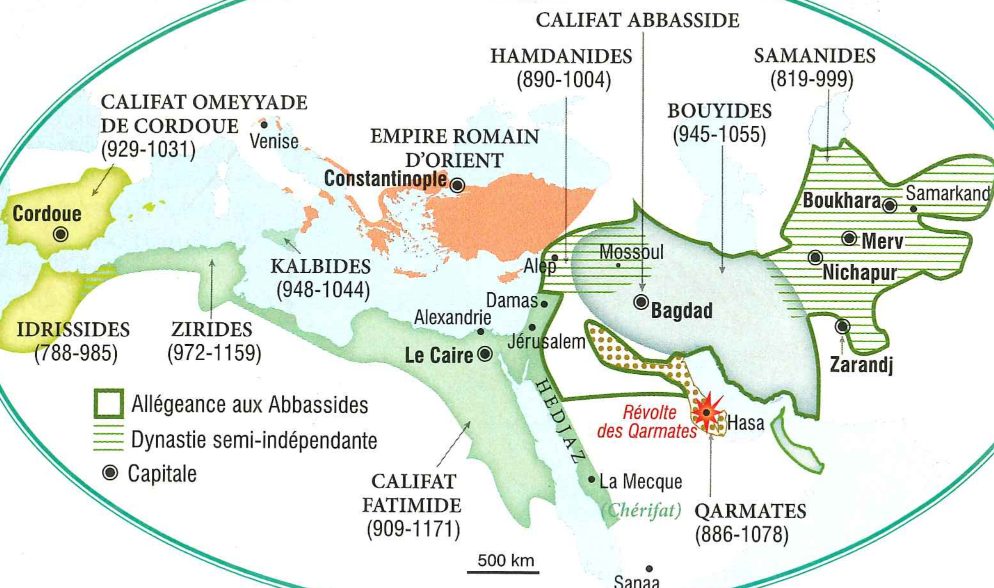
809

L'apogée territorial de l'Empire abbasside



975

Trois califats concurrents



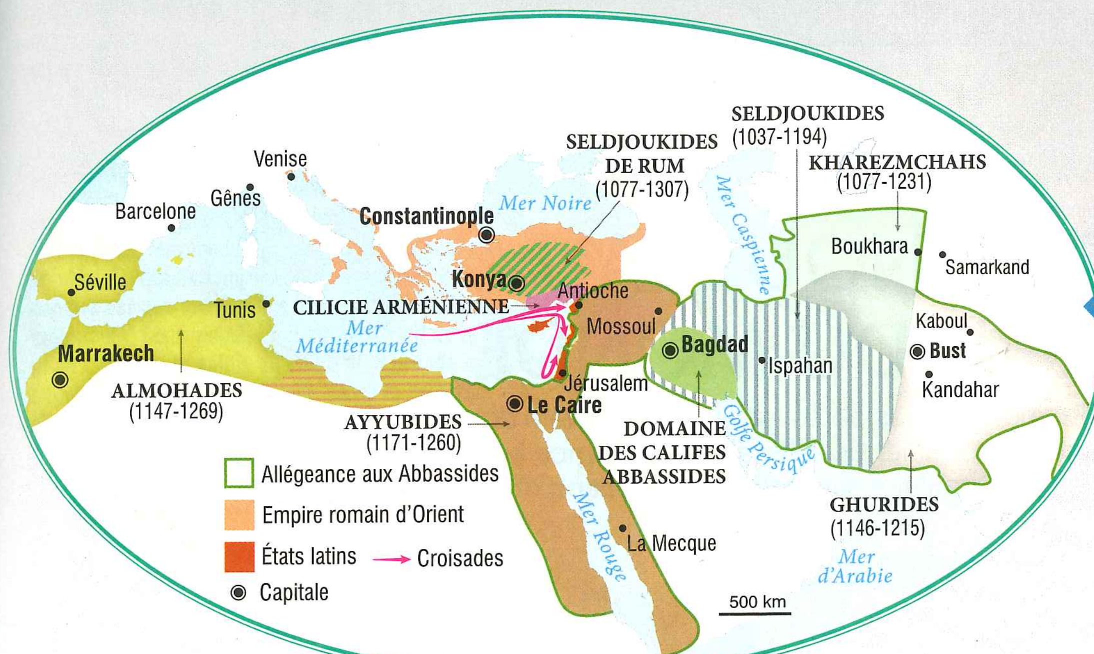
Sources : J.-C. Garcin *et al.*, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, Nouvelle Clio, Puf, 2000 ; M. Balard, *Les Latins en Orient*, Nouvelle Clio, Puf, 2006 ; G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Atlas des Empires*, Payot, 1993 ; G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2007 ; J. Jolly, *l'Afrique et son environnement européen et asiatique*.

▪▪▪ met en avant les spécificités historiques, culturelles et linguistiques de différentes régions, sans rejeter ni l'islam ni l'empire. En outre, dès le milieu du VIIIe siècle, al-Andalus se place sous l'autorité d'un émirat omeyyade en marge de l'empire et, dès la fin du siècle, le Maghreb central et occidental voit s'affirmer des dynasties non sunnites qui élaborent une légitimité hors de l'empire. Dans cet espace occidental, les Fatimides fondent un califat chiite concurrent de celui des Abbassides en 909, et les Omeyyades affirment leur propre califat en 929 ; le premier prend fin en 1171, plus d'un siècle après le second (1031). L'Occident demeure ensuite une terre de pouvoirs concurrents des Abbassides jusqu'à la chute de Bagdad en 1258. Dès le IXe siècle, l'Orient est aussi le cadre de l'affirmation de dynasties autonomes, voire semi-indépendantes. Toutes ces régions sont néanmoins toujours décrites comme partie intégrante de l'Empire islamique, l'idéal d'unité persistant en dépit des divisions.

L'histoire abbasside a souvent été présentée en termes d'apogée et de déclin. À une phase marquée par l'unité, de grands califes et une fermentation intellectuelle aurait succédé, à partir de la fin du IXe siècle, fermeture intellectuelle, morcellement territorial et affaiblissement du rôle califal, sans même considérer la naissance des deux califats occidentaux au début du Xe siècle. Une telle présentation ne permet guère de comprendre comment l'empire se maintint jusqu'à la poussée mongole de 1258. Il est donc plus pertinent d'évoquer des recompositions internes, en rappelant que l'ensemble des entités politiques qui gouvernent le monde de l'Islam entre le Xe et le XVe siècle partagent un langage et des références politiques communs.

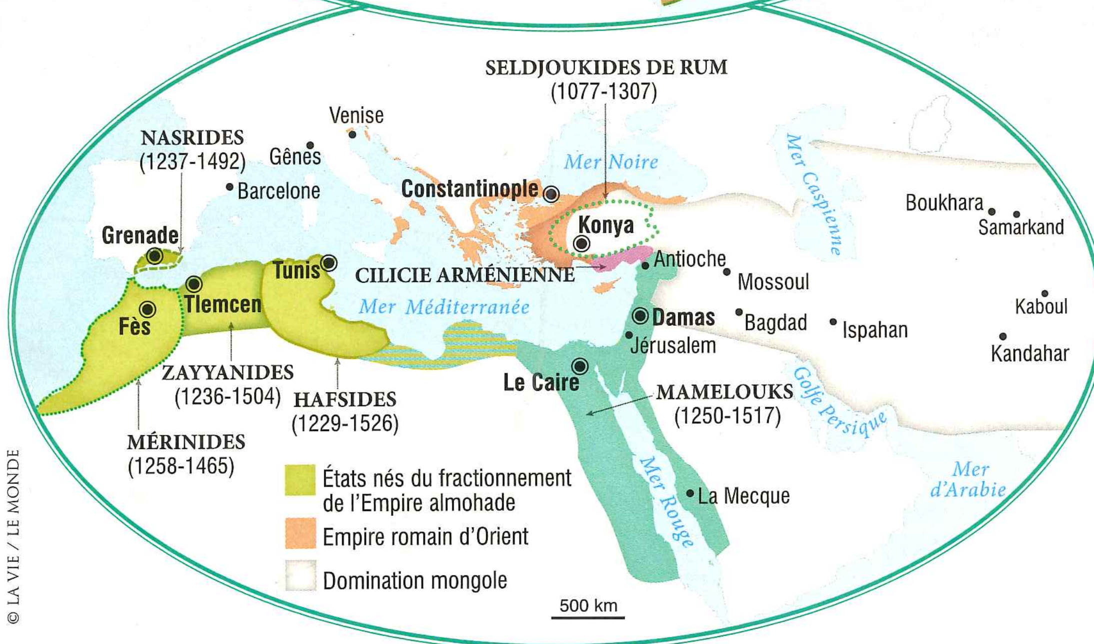
Un califat de Bagdad sous tutelle...

Une évolution majeure affecte progressivement la composition des forces militaires de l'empire. Les premiers conquérants et leurs descendants en avaient constitué sinon l'essentiel du moins la partie la plus noble. Désormais sont employés des esclaves et des mercenaires, et l'activité des militaires est financée grâce à des concessions fiscales qui appauvrissent l'État. Cette armée tend à devenir le foyer de légitimation de nouvelles élites, alors que les califes combattent de moins



Fin XIIe s.

L'essor des dynasties turques, persanes et berbères



Fin XIIIe s.

La recomposition du monde arabo-musulman

Sources : J.-C. Garcin *et al.*, *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, Nouvelle Clio, Puf, 2000 ; M. Balard, *Les Latins en Orient*, Nouvelle Clio, Puf, 2006 ; G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Atlas des Empires*, Payot, 1993 ; G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2007 ; J. Jolly, *l'Afrique et son environnement européen et asiatique. Atlas historique*, L'Harmattan, 2008 ; P. Sluglett et A. Currie, *Atlas of Islamic History*, Routledge, 2014

en moins en personne. À partir du Xe siècle, plusieurs phases scandent l'histoire de l'Empire abbasside, qui, tant que les Fatimides règnent en Égypte, est réduit à sa partie orientale. La période de 945 à 1055 a été caractérisée comme le « printemps persan », car les grands émirs qui exercent l'essentiel du pouvoir, et en particulier militaire, dans le cadre d'un empire désormais bicéphale, appartiennent à la dynastie chiite et persane des Bouyides. Suit, entre 1055 et la fin du XIIe siècle, une étape seldjoukide. Cette dynastie turque monopolise en effet la fonction de sultan, qui a remplacé celle de grand émir. Elle promeut une politique de sunnisation religieuse après le siècle bouyide. Ces deux dynasties développent à Bagdad des espaces de représentation et d'administration jouxtant ceux des califes ; au point que l'on a pu dire qu'elles avaient mis le calife sous tutelle.

... mais qui garde un grand prestige

Dès le début du XIIe siècle, néanmoins, d'autres dynasties également sunnites et d'origine turque ou kurde, s'inspirant des méthodes de gouvernement seldjoukides, affirment leur autonomie tout en reconnaissant les Abbassides. Ainsi, en Syrie-Palestine, les Bourides (1104-1154) et les Zenguides (1127-1222) font face aux États latins nés des croisades. Ainsi, aussi, des Ayyubides dont le fondateur de la dynastie, Saladin, originellement un officier kurde au service des Zenguides, regagne l'Égypte au sunnisme et aux Abbassides en 1171, puis prend le contrôle du Proche-Orient. À partir de 1250, les Mamelouks assurent la relève des Ayyubides d'Égypte. Toutes ces dynasties reconnaissent le calife abbasside, qui conserve un grand prestige, et en tirent leur légitimité. Toutes jouissent dans le même temps d'une très forte autonomie et font preuve d'une créativité politique et culturelle permanente.

Les évolutions finales de l'Empire abbasside, outre son orientalisation et la réorganisation de la sphère du pouvoir au détriment de la fonction califale à partir du Xe siècle, sont liées aussi à l'essor de nouvelles entités qui en redimensionnent la puissance : les Latins à partir du XIe siècle et, surtout, les Mongols à partir du XIIIe siècle.



BAGDAD NOUVEAU NOMBRIL DU MONDE

Francesca Fattori
Journaliste cartographe.

Une dizaine d'années après leur arrivée à la tête du califat, les Abbassides fondent leur capitale. En 762, al-Mansur lance la construction de Bagdad, dont le plan circulaire symbolise la perfection et le centre de l'univers.

À la mort du calife Harun al-Rachid en 809, un conflit de succession déclenche une guerre civile. Bagdad est détruite (hormis sa grande mosquée). En 814, le calife s'installe à l'extérieur de la ville, sur la rive orientale du Tigre. De 836 à 892, le pouvoir abbasside transfère sa capitale à Samarra, puis revient à Bagdad. La ville ronde sera anéantie par les Mongols en 1258.

Un califat tourné vers la Perse

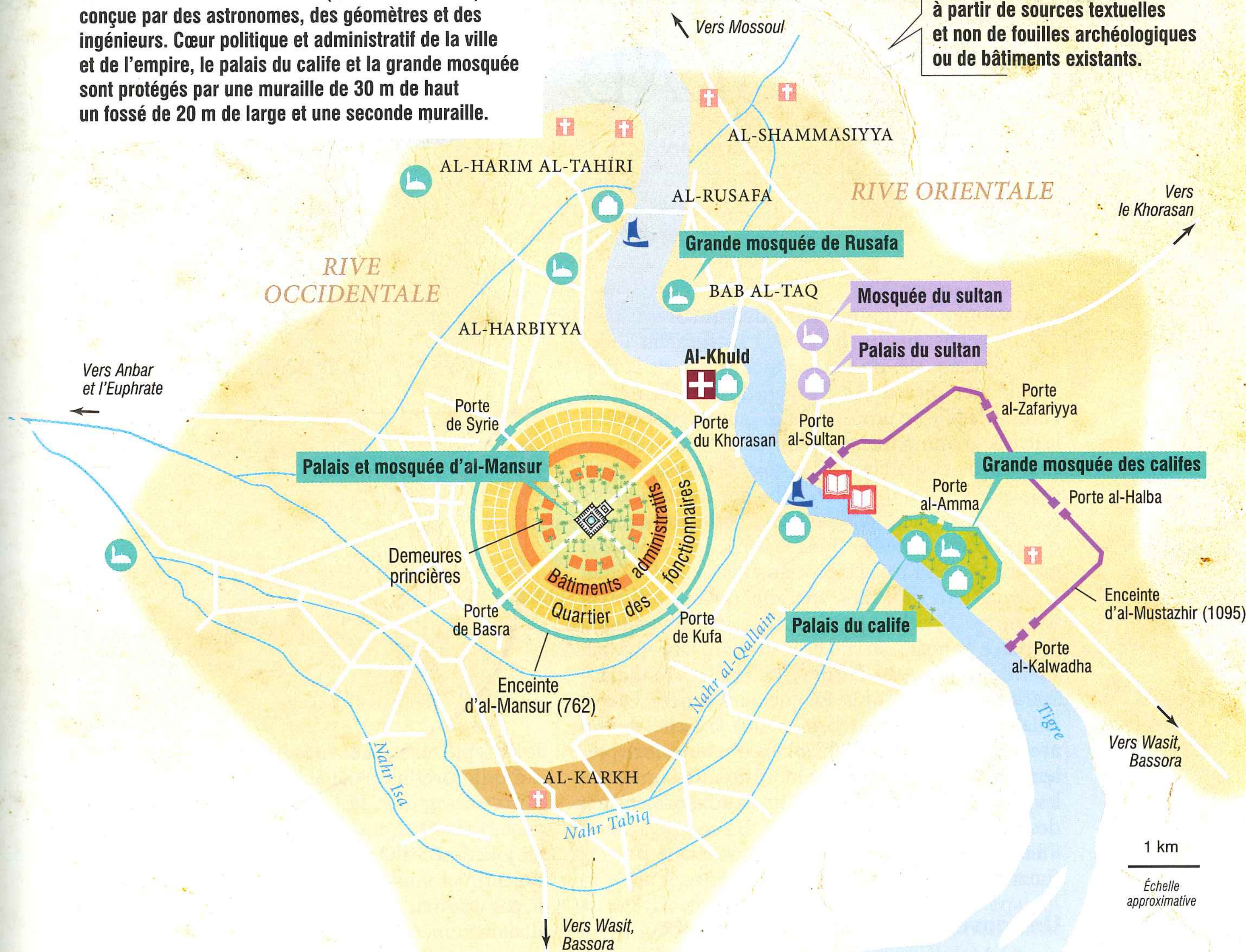
- Capitale de l'ancienne dynastie omeyyade
- Capitale de l'ancien Empire perse sassanide, dont les Abbassides revendiquent l'héritage
- Ville ayant précédé Bagdad comme capitale abbasside
- Khorasan, berceau du pouvoir abbasside
- Califat à l'arrivée au pouvoir des Abbassides (vers 750)

500 km

Sources : encyclopédie Larousse ; V. Van Renterghem, Institut français du Proche-Orient (Beyrouth) ; *L'Atlas des villes*, hors-série La Vie/Le Monde, 2013 ; T. Pignon, « Bagdad au Moyen Âge », *Les Clés du Moyen-Orient*, 2012 ; L. Plun, « La fondation de la ville de Bagdad », *Les Clés du Moyen-Orient*, 2015.

Le site de Bagdad est choisi en raison de sa position stratégique, tournée vers l'Orient, et de son climat salubre. La *Madinat as-Salam* (« cité de la Paix ») a été conçue par des astronomes, des géomètres et des ingénieurs. Cœur politique et administratif de la ville et de l'empire, le palais du calife et la grande mosquée sont protégés par une muraille de 30 m de haut un fossé de 20 m de large et une seconde muraille.

Reconstruction hypothétique de la ville. Les éléments représentés sont localisés à partir de sources textuelles et non de fouilles archéologiques ou de bâtiments existants.



Le cœur du pouvoir…

- VIIIe-IXe siècle
- Dar al-Khilafa, complexe de jardins et palais califaux
- Grande mosquée
- Palais
- Faubourg du Karkh, très peuplé et commerçant
- Espace urbanisé
- XIe-XIIIe siècle
- Grande mosquée
- Palais du sultan

Créée par le calife al-Mamun à partir de la bibliothèque personnelle de son père Harun al-Rachid, la *Bayt al-Hikma* (« maison de la Sagesse »), a contribué au rayonnement intellectuel de Bagdad. Elle fut à la fois un centre de traduction des textes philosophiques et scientifiques de l'Antiquité grecque, et un lieu d'étude et de rencontre pour les savants du monde.

… un carrefour commercial

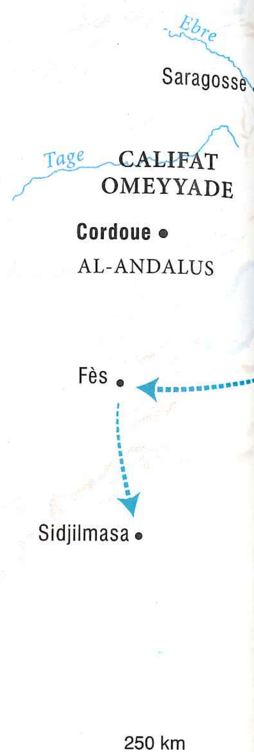
- Grand fleuve, rempart naturel et axe commercial
- Canaux
- Port
- Routes, reliant la ville au reste du royaume et à l'étranger

… et un centre intellectuel

- Église ou monastère (VIIIe-IXe siècle)
- Hôpital (XIe-XIIIe siècle)
- Madrasa, lieu d'enseignement du droit musulman (XIe-XIIIe siècle)

FATIMIDES
LE CAIRE S'IMPOSE FACE À BAGDAD

Au début du Xe siècle, la fragmentation politique et religieuse de l'Empire islamique s'accélère. Un califat chiite est créé au Maghreb oriental, puis s'installe en Égypte. Il concurrence le califat abbasside sunnite.



Sources : P. Sluglett et A. Currie, *Atlas of Islamic History*, Routledge, 2014 ; G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2007.
© LA VIE / LE MONDE

Abbès Zouache
Historien de l'Orient médiéval, chargé de recherche au CNRS.

Il y avait longtemps que des missionnaires ismaéliens venus du Proche-Orient diffusaient l'idée suivant laquelle un nouvel imam, issu de la descendance directe de Husayn, le fils d'Ali et de Fatima, la fille du prophète Mahomet, allait prendre la tête de la communauté des croyants. C'est en Ifriqiya (Maghreb oriental) qu'un tel projet se réalisa. Depuis un siècle déjà, la dynastie arabe des Aghlabides s'y était imposée. La révolte des tribus berbères kutamas, qui s'étaient ralliées au chiisme ismaélien, sonna son glas. En 910, les Kutamas proclamèrent calife le Mahdi Ubayd Allah qui, huit ans auparavant, avait fui Salamiyya (Syrie). La proclamation eut lieu à Raqqada (actuelle Tunisie), au sud de Kairouan. Ubayd Allah y résida jusqu'en 920. Ensuite, il s'installa à Mahdia, à 200 km au sud de Tunis. En quelques années, Ubayd Allah pacifia le Maghreb, ainsi que la Sicile, dont il avait aussi hérité des Aghlabides. En outre, ses prétentions universalistes le conduisirent à combattre les Byzantins jusqu'en Calabre, où ses troupes menèrent des raids jusqu'à sa mort, en 934. Il s'en prit, enfin, à « l'usurpateur » abbasside. L'Égypte, toute proche, fut attaquée, mais sans succès.

Un nouvel empire centré sur l'Égypte

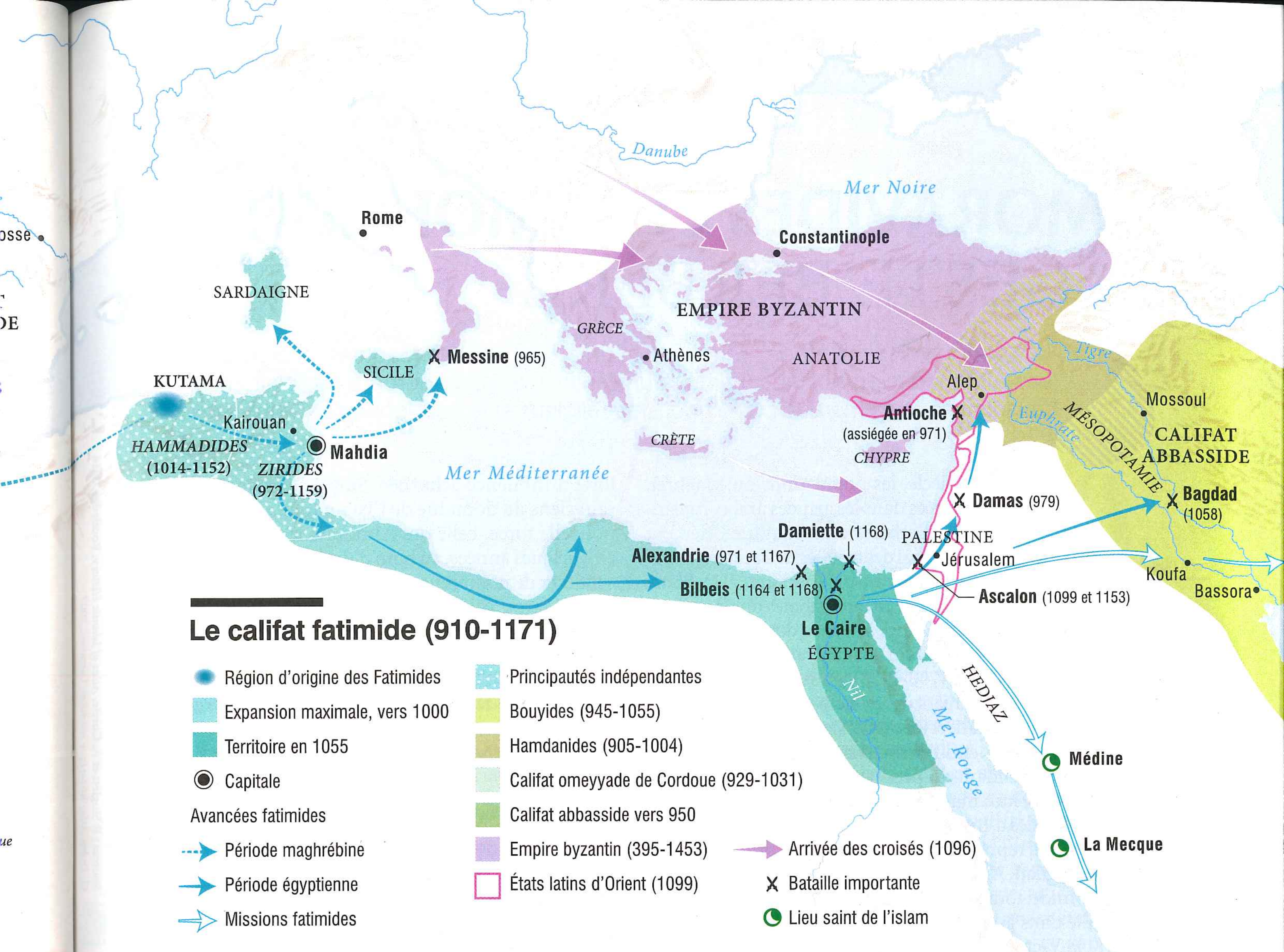
Al-Mahdi avait assuré au nouveau califat une assise étatique stable. Ses premiers successeurs, qui poursuivirent sa politique expansionniste, en firent un empire riche et puissant. Eux aussi s'affirmèrent, en Méditerranée orientale, comme des acteurs avec lesquels les Byzantins devaient compter. En Afrique du Nord, ils firent face aux nombreuses oppositions, notamment religieuses, qu'ils suscitaient. Sunnites et kharidjites s'activaient, parfois soutenus par le calife omeyyade d'al-Andalus, autre ennemi sunnite contre lequel il fallait lutter. En 945, un chef kharidjite, Abu Yazid, alla même jusqu'à assiéger Mahdia.

Mais la ville résista, et la dynastie ne succomba pas. La révolte prit fin sous al-Mansur (946-953), qui quitta Mahdia pour Sabra al-Mansuriyya, érigée tout près de Kairouan. Cette nouvelle ville princière symbolisait la grandeur du jeune califat. Mais forts de leurs succès, les califes continuaient à regarder vers l'Orient. Ils l'abandonnèrent donc à leurs affidés zirides, qui s'y installèrent lorsque, en 972, le quatrième calife, al-Muizz, rejoignit l'Égypte. La conquête de l'Égypte fut assurée en 969 par le général Djawhar al-Siqilli (originaire de Sicile), qui, la même année, édifia une capitale, Le Caire. Un nouvel empire islamique naissait, centré sur l'Égypte et le Proche-Orient, à la jonction de l'Occident méditerranéen, de l'Orient byzantin et musulman, de l'Afrique subsaharienne et, par voie maritime, de l'océan Indien. L'ismaélisme allait rayonner depuis Le Caire. Fondée en 970, l'université al-Azhar devint progressivement un haut lieu de l'enseignement ismaélien.

Les Fatimides qui régnaient sur des populations de diverses confessions, parmi lesquelles les musulmans étaient majoritairement sunnites, ne renoncèrent pas à la propagande religieuse ; cependant, ils ne forcèrent jamais leurs sujets à professer leur foi.

Une période brillante et prospère

En quelques années, le Hedjaz et ses deux villes saintes, La Mecque et Médine, reconnurent la suzeraineté fatimide. La Palestine et la Syrie méridionale suivirent, mais elles ne furent jamais solidement contrôlées. Il fallut notamment lutter contre les qarmates, des ismaéliens qui rejetaient la prétention fatimide à l'imamat, et que soutenaient parfois les émirs bouyides qui dominaient alors Bagdad. Les qarmates menacèrent même Le Caire, en particulier en 974. Quant à Damas, elle passa un peu plus fermement sous le giron des califes fatimides sous al-Aziz (975-996). Mais même s'ils parvinrent, pendant de



courtes périodes, à s'y imposer, Alep et la Syrie du Nord continuèrent à leur échapper. Pendant le califat d'al-Aziz, le régime fatimide connut une forme d'apogée. Le Caire devint un centre financier et commercial de premier plan. Après sa mort, en 996, et l'avènement d'al-Hakim (996-1021), dont le règne fut plus chaotique, la brillante civilisation que la prospérité avait permis de faire naître continua de s'épanouir. La finesse de l'architecture civile et religieuse et la grâce des arts décoratifs marquèrent pour longtemps l'art islamique. Des diplomates et des missionnaires fatimides œuvrèrent à la diffusion de la pensée ismaélienne jusque dans l'Orient le plus lointain. Mais progressivement, à partir du milieu du XIe siècle, le califat dut se recentrer sur l'Égypte.

Politiquement, à partir du milieu du XIe siècle, le califat connu des heures plus sombres. Les liens avec la Sicile et le Maghreb se distendaient. L'envoi punitif par le calife, en 1051, des tribus arabes hilaliennes, n'eut pas, dans la durée, le résultat escompté. Le Maghreb quitta l'orbite fatimide. Plus à l'est, les Sulayhides de Sanaa (Yémen), qui régnèrent de 1037 à 1138, leur accordaient toujours leur faveur. Mais le dynamisme des Seldjoukides, maîtres de Bagdad depuis 1055 (voir page 80), scella de fait leurs prétentions sur l'Irak puis, dès 1088, sur le Hedjaz.

Le repli sur l'Égypte et la transformation du califat qui l'accompagna s'explique surtout par les crises qui touchèrent l'Égypte. La plus meurtrière se déroula entre 1067 et 1072. Des contingents de l'armée – des Noirs et des Turcs surtout – s'affrontèrent inlassablement. La famine régna. La population égyptienne fut décimée. L'intervention d'un général arménien venu de Syrie, Badr al-Djamali, sauva le régime. Mais ce fut au prix de sa militarisation. Désormais, les vizirs militaires détenaient la réalité du pouvoir, le calife étant essentiellement relégué à un rôle symbolique.

Le déclin et le retour au sunnisme

La menace était désormais extérieure : les Seldjoukides et leurs épigones s'installèrent en Syrie, à la fin du XIe siècle. La création des États latins d'Orient, après la première croisade (1095-1099), accorda un répit au régime. Mais après l'assassinat du vizir al-Afdal, en 1121, l'élite militaire se déchira. Au milieu du XIIe siècle, des prétendants au pouvoir appelèrent même à l'aide le maître de la Syrie musulmane, le Turc sunnite Nur al-Din ibn Zangi, et les Francs. Ils s'affrontèrent en Égypte ; les troupes de Nur al-Din l'emportèrent. En 1169, son lieutenant, Saladin, fut nommé vizir. Ce dernier ordonna deux ans plus tard, alors que le calife al-Adid était mourant, que l'appel à la prière fût prononcé en faveur des Abbassides. Ainsi l'Égypte retournait au sunnisme, mais le pays demeura le grand centre de pouvoir et de savoir que les califes chiites avaient souhaité créer.

ALMORAVIDES ET ALMOHADES
LA GESTE BERBÈRE

Les Almoravides ont fondé Marrakech et un émirat entre le Maghreb et al-Andalus. Les Almohades en ont fait un empire universel. L'épisode berbère de l'histoire musulmane reste marqué par le rigorisme religieux et le bouillonnement intellectuel.

Pascal Buresi
Directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.

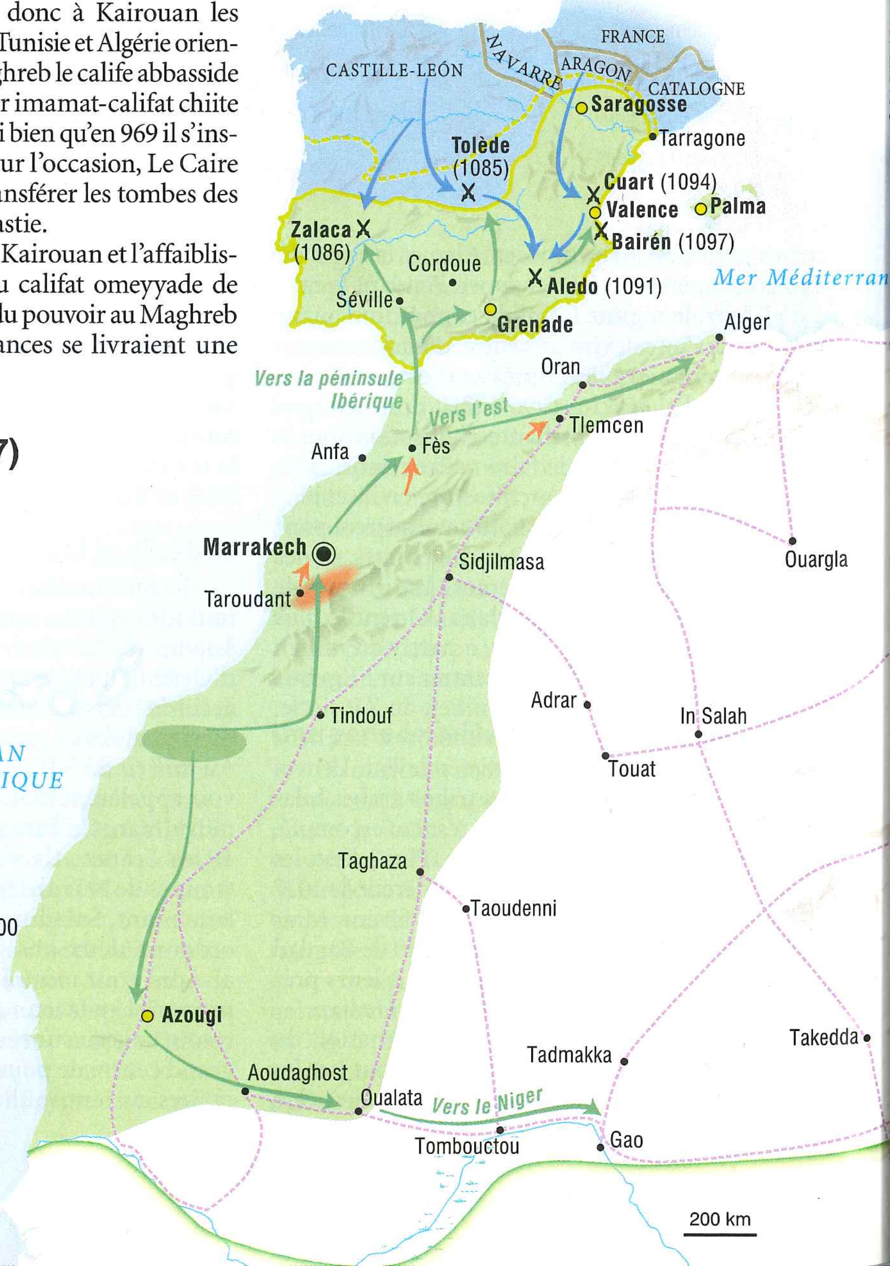
Dès le VIII[e] siècle, les populations du Maghreb ont été intégrées dans les armées arabo-musulmanes, et les Berbères ont constitué l'élément militaire principal des troupes de Tariq ibn Ziyad pour la conquête de la péninsule Ibérique (711). Pourtant, les grandes confédérations tribales ont manifesté très tôt leur indépendance à l'égard des centres orientaux du pouvoir, la Damas omeyyade (661-750) et la Bagdad abbasside (750-1258), en se révoltant régulièrement, puis en créant des principautés indépendantes kharidjites, à Tahert (actuelle Tiaret, Algérie) et Sidjilmasa (Maroc), enfin en soutenant les prétentions chiites d'un descendant du prophète de l'islam. En 909, les Berbères kutamas renversent donc à Kairouan les Aghlabides d'Ifriqiya (actuelles Tunisie et Algérie orientale), qui représentaient au Maghreb le calife abbasside de Bagdad. Ainsi naît le premier imamat-califat chiite fatimide, tourné vers l'Orient, si bien qu'en 969 il s'installe dans la capitale fondée pour l'occasion, Le Caire (« la Victorieuse »), et y fait transférer les tombes des premiers souverains de la dynastie.

Le départ des Fatimides de Kairouan et l'affaiblissement, puis la disparition, du califat omeyyade de Cordoue (1031) créent un vide du pouvoir au Maghreb occidental, où ces deux puissances se livraient une lutte d'influence acharnée. Surgit alors des confins sahariens du domaine de l'Islam (*dar al-Islam*) une nouvelle force, celle des Almoravides, qui parvient en quelques années, au nom d'une réforme religieuse, à fédérer de nombreuses tribus sanhadjas, à conquérir le Maroc actuel et al-Andalus, du royaume de Ghana aux abords de Tolède, voire jusqu'à Saragosse. Fondant Marrakech en 1070, Yusuf ibn Tachfin, chef des Almoravides, reconnaît l'autorité suprême du calife abbasside de Bagdad, dont il obtient en retour la reconnaissance du titre de « prince des musulmans », créé à son propre usage. Pour la première fois de

L'émirat almoravide (1061-1147)

Une conquête dans trois directions
- Foyer almoravide
- Extension maximale (vers 1100)
- Capitale
- Siège dynastique local
- Route commerciale
- Avancée almoravide
- Grande bataille
- Limite d'al-Andalus vers 1050
- Limite d'al-Andalus en 1086
- Limite sud de la zone d'influence de l'islam vers 1100

La chute de la dynastie
- Royaumes chrétiens
- Attaque des chrétiens d'Espagne
- Foyer almohade
- Attaque almohade



L'Empire almohade (1147-1269)

Une expansion rapide...

- Foyer almohade
- Capitale de l'empire
- Capitale d'al-Andalus

Conquêtes

- 1145
- 1147
- 1152
- après 1160
- Avancée almohade
- Victoire d'Alarcos

... et un lent reflux

- Révolte des Ghumara en 1167
- Prise mérinide après 1250
- Avancée chrétienne
- Victoire ibérique

Alarcos (1195)
Valence
La Navas de Tolosa (1212)
Mer Méditerranée
Séville
Cordoue
Murcie
Cadix
Málaga
Alger
Tunis
Tanger
Ghumara
Oran
Vers l'est
OCÉAN ATLANTIQUE
Tlemcen
Salé
Fès
Meknès
Vers l'ouest et le nord
Marrakech
Sidjilmasa
Taroudant
1269, chute de l'Empire almohade
200 km

l'histoire, les Berbères fondent une principauté à cheval sur le Maghreb et al-Andalus, avec une capitale maghrébine. La force de cette dynastie princière tient au contrôle qu'elle exerce sur les voies africaines de l'or. Les dinars d'or almoravides inondent, sous le nom de *morabetinos*, la péninsule Ibérique et l'Europe, qui ne frappent plus de monnaie d'or depuis l'époque carolingienne. En s'appuyant sur les ulémas malékites (théologiens sunnites) et en invoquant le rétablissement d'une stricte fiscalité coranique et la promotion du djihad contre les chrétiens du nord de la péninsule Ibérique, qui ont pris Tolède en 1085, Yusuf ibn Tachfin réduit une à une les petites principautés ibériques indépendantes, les Taifas, qui avaient émergé des décombres du califat omeyyade de Cordoue.

Un nouveau peuple élu par Dieu

L'émirat almoravide n'est pas tout à fait un empire : son souverain ne prétend pas à une autorité universelle, il reconnaît une loi supérieure, celle des ulémas, auxquels il demande des consultations juridiques (fatwa) pour valider ses décisions, et son expansionnisme ne s'oriente bientôt plus que vers le Nord latin après avoir eu aussi des visées sur le Sud subsaharien. Même s'il est plutôt une principauté, l'émirat almoravide a ouvert la voie au plus grand empire maghrébin de l'histoire, le premier et dernier à avoir unifié sous une dynastie locale le Maghreb, de la Tripolitaine à l'Atlantique, jusqu'à al-Andalus : l'Empire almohade.

Dès les années 1120, un mouvement de contestation apparaît dans les montagnes de l'Atlas contre la dynastie almoravide. Dirigés par Muhammad ibn Tumart (m. 1130) – considéré, sans doute de manière posthume, comme le Mahdi, c'est-à-dire le Messie envoyé à la fin des temps combattre les forces de l'Antéchrist et réparer tous les maux, et comme « guide (*imam*) impeccable » inspiré par Dieu –, les rebelles parviennent à s'emparer de Marrakech en 1147. Ils mettent ainsi fin à l'émirat almoravide, alors que les principales villes du Maroc actuel sont déjà tombées entre leurs mains. En moins de trois décennies, le successeur d'Ibn Tumart, Abd al-Mumin (r. 1130-1163), unifie le Maghreb et al-Andalus et fonde un immense empire centralisé, à prétention universelle. Il instaure le principe dynastique, et s'impose au nom d'un retour au Coran et à la Tradition, comme l'unique interprète des textes sacrés, écartant ainsi les ulémas qui avaient constitué l'un des piliers du régime précédent. Ce faisant, et arguant d'une inspiration divine et d'une généalogie remontant au Prophète, il rendait au souverain, qualifié d'imam, de calife, et de « prince des croyants », l'intégralité des prérogatives qui étaient supposées revenir au vicaire de Dieu sur terre : justice, interprétation de la loi divine, direction de la prière, des armées et des sujets. Synthétisant chiisme, kharidjisme et sunnisme, le dogme impérial reçoit tout simplement le nom de *tawhid* (« monothéisme/unicité »). Non seulement ce dogme nie toute légitimité aux souverains orientaux, mais, développé par les plus grands intellectuels de l'époque (Ibn Tufayl, Averroès...), il consacre les Berbères comme le nouveau peuple élu, conduit par Dieu à reproduire la geste arabe des origines.

L'essor de la philosophie aristotélicienne

Inspirée du livre V de la *République* de Platon, une école impériale est fondée à Marrakech pour former les nouveaux cadres de l'empire, initiés aux disciplines physiques et intellectuelles. Dorénavant le berbère, appelé « langue occidentale », a prééminence sur l'arabe, et les hauts fonctionnaires doivent maîtriser les deux langues. La tombe du Mahdi à Tinmel (au sud de Marrakech) devient la nouvelle qibla (la direction de la prière) et le nouveau centre du pèlerinage, aux dépens de La Mecque. Sans frontière, l'Empire almohade est voué à s'étendre non seulement vers les principautés chrétiennes de la péninsule Ibérique, mais aussi vers l'Orient. La conversion de toute la population du Maghreb est exigée : les juifs, les chrétiens, mais aussi les musulmans.

Cette renaissance almohade, marquée par l'essor de la philosophie aristotélicienne, revendique l'héritage des Omeyyades (très liés à Byzance) et s'apparente à la renaissance carolingienne et à celle qui affecte la chrétienté latine au XIIe siècle. Elle tend à rétablir un empire universel autour de la Méditerranée.

SELDJOUKIDES LA MARCHE TURQUE SUR L'ORIENT

Dans les années 1030, une famille de chefs de guerre turcs confisque le pouvoir aux Abbassides. Leur empire s'étend de l'Asie centrale à l'Anatolie, et domine l'Orient musulman pendant un siècle et demi.

Vanessa Van Renterghem
Maîtresse de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales, à Paris.

Tout comme leurs prédécesseurs iraniens, les Bouyides, les Seldjoukides étaient des chefs de guerre descendants d'un ancêtre commun nommé Seldjouk ibn Doukak. Les Seldjoukides et leurs hommes étaient issus de populations nomades turcophones originaires d'Asie centrale, les Turkmènes, et appartenaient la confédération tribale des Oghouz. Récemment islamisés, adeptes de l'islam sunnite, ils firent leur apparition dans l'histoire islamique dans les premières décennies du XI[e] siècle. Combattants mercenaires, ils servaient indifféremment les souverains turcs ou persans de la région.

Dans les années 1030, les Seldjoukides s'imposèrent au Khorasan, à l'est du plateau iranien, contre leurs anciens maîtres, les Ghaznévides. En une vingtaine d'années, ils avaient conquis l'essentiel du territoire iranien, et lorsque leur chef Toghrul Beg entra à Bagdad en 1055, il était suffisamment puissant pour s'imposer au souverain abbasside, dont il obtint le titre de sultan et l'investiture officielle. C'est donc au sein du légitimisme abbasside que les Seldjoukides allaient régner sur l'Orient musulman.

Leurs conquêtes se poursuivirent vers le Levant, où elles se heurtèrent à la grande dynastie chiite des Fatimides du Caire, puis vers l'Anatolie, où les Seldjoukides réussirent à s'installer durablement. En 1071, le successeur de Toghrul Beg, le sultan Alp Arslan, défit les Byzantins à Manzikert (Malazgirt, dans l'est de la Turquie actuelle) ; cette victoire permit aux Seldjoukides de faire passer ces territoires sous domination musulmane. L'avancée de ces Turcs musulmans au détriment des Byzantins chrétiens fut d'ailleurs invoquée par le pape Urbain II dans son appel à la croisade en 1095.

Dissensions et rivalités internes

Le sultan seldjoukide était théoriquement placé sous l'autorité du calife de Bagdad. Dans la pratique, les souverains turkmènes exerçaient la réalité du pouvoir, détournant à leur profit les revenus fiscaux de l'empire, au prétexte qu'ils devaient entretenir une coûteuse armée, tandis que les Abbassides se voyaient privés du droit d'enrôler des troupes. Les califes abbassides demeurèrent sous la tutelle des Seldjoukides pendant plus d'un demi-siècle.

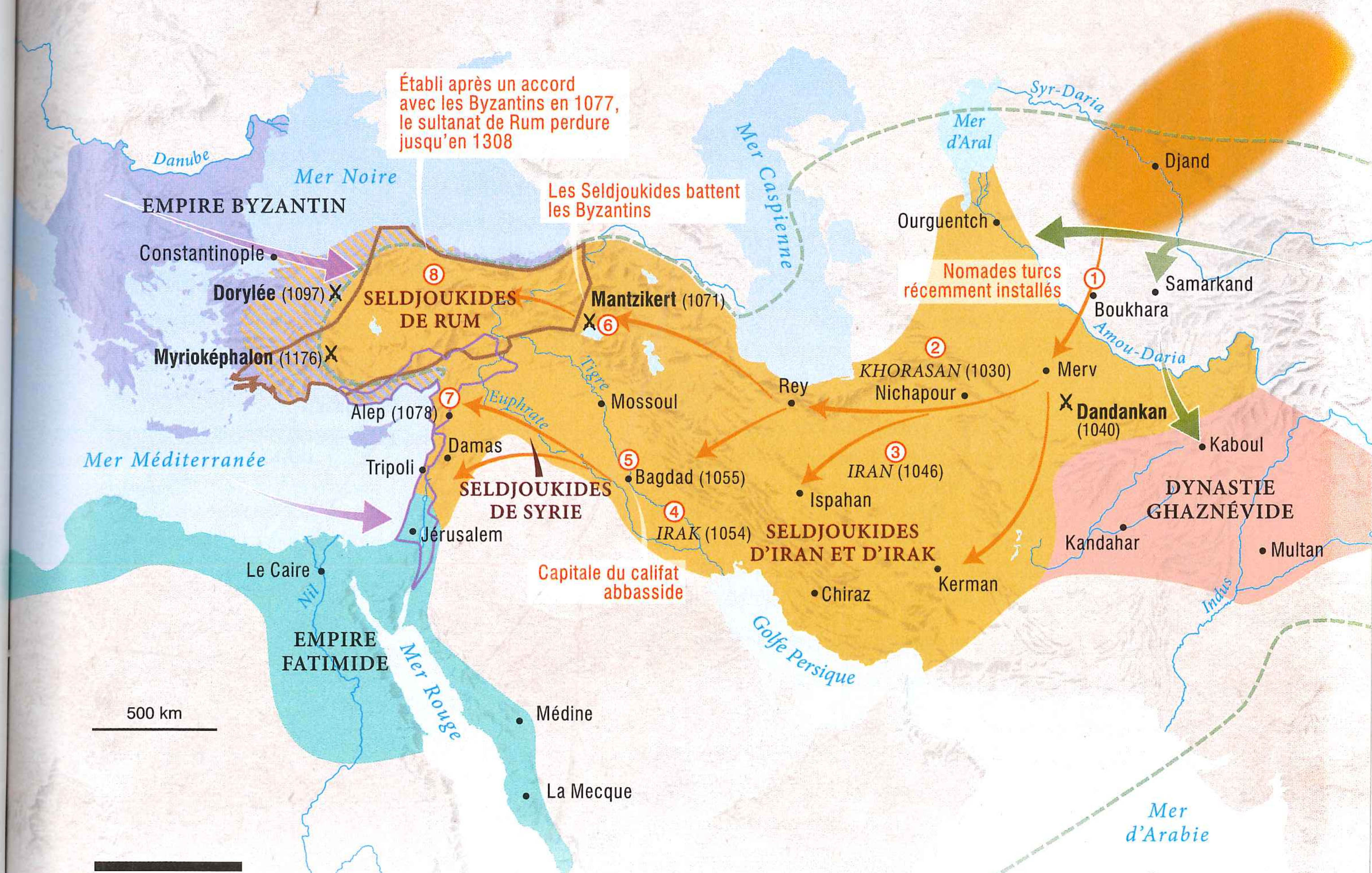
Au sein de la famille seldjoukide, cependant, des dissensions ne tardèrent pas à voir le jour. Le principe dynastique n'étant pas établi sur de fermes règles de succession, tout membre mâle de la famille pouvait prétendre au sultanat ou à la gestion d'une partie du territoire. Après la période dite des « Grands Seldjoukides », l'empire se trouva très rapidement divisé en plusieurs entités territoriales autonomes. Les Seldjoukides d'Iran régnaient aussi sur l'Irak, mais la Syrie était partagée entre membres éloignés de la famille, émirs nommés gouverneurs, ou même précepteurs (atabegs) de princes trop jeunes pour régner. Au XII[e] siècle, le domaine iranien fut à son tour divisé en plusieurs royaumes. Les territoires anciennement byzantins, quant à eux, étaient gouvernés par les descendants d'une branche cousine de la famille : les Seldjoukides de Rum.

Ces rivalités internes favorisèrent un phénomène de renaissance du pouvoir abbasside. Toghrul III, le dernier souverain seldjoukide d'Iran, fut mis à mort par les troupes du calife abbasside al-Nasir en 1194, tandis qu'en Anatolie, des principautés seldjoukides se maintinrent jusqu'au début du XIV[e] siècle, autour de Nicée puis de Konya.

Après la conquête, l'acculturation

L'époque seldjoukide marque la première période d'installation pérenne de populations nomades turcophones dans l'Orient musulman et en Anatolie, ce qui pose la question de la sédentarisation de ces groupes et de leur acculturation en domaine arabophone, persanophone et hellénophone. Les conséquences de la présence turkmène furent particulièrement profondes dans les anciens territoires byzantins, et les Seldjoukides, premières populations turcophones et musulmanes de ce qui est devenu au début du XX[e] siècle la Turquie, ont été considérés par l'historiographie nationale turque comme les ancêtres des Turcs d'aujourd'hui, quitte à passer de l'histoire au mythe.

L'héritage des Seldjoukides est plus discuté dans les autres régions qui furent sous leur domination. Les Iraniens insistent volontiers sur le rôle des hauts dignitaires persans recrutés par les sultans pour constituer leur élite administrative et politique. Le plus illustre d'entre eux, le vizir Nizam al-Mulk (mort en 1092), originaire du Khorasan, tint les rênes de l'État seldjoukide pendant près de 20 ans. Il diffusa dans les principales villes de l'empire une institution venue d'Orient, la madrasa, dédiée à l'enseignement du droit musulman, et fut l'auteur d'un célèbre *Traité de gouvernement* rédigé en persan.



Un empire vite divisé

La conquête de l'Orient musulman

- Limites du domaine de l'Islam au XIe siècle
- Foyer d'origine des Seldjoukides
- Empire seldjoukide vers 1090
- ① Grandes étapes de l'expansion
- Bataille
- Sultanat de Rum (1077-1308)

Trois ensembles politiques

- Seldjoukides de Rum
- Seldjoukides de Syrie
- Seldjoukides d'Iran et d'Irak

De puissants voisins

- Empire fatimide
- Dynastie turque des Ghaznévides (977-1186)
- Empire byzantin
- Croisades (fin XIe-XIIIe siècle)
- États latins
- Avancées mongoles (début XIIIe siècle)
- Territoire disputé

Sources : G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Géopolitique des empires*, Payot, 1993

Sous les Seldjoukides, le persan redevint une importante langue de culture, de Cour et d'administration. L'intégration de l'Iran dans le domaine islamique au VIIe siècle avait engendré la disparition progressive du pehlvi, langue écrite de l'ancien Empire sassanide, au profit de l'arabe, nouvelle langue de culture, d'al-Andalus jusqu'à l'Asie centrale. La renaissance du persan écrit, commencée au Xe siècle, s'accéléra à l'époque seldjoukide, qui vit fleurir une remarquable littérature persane, tandis qu'une littérature en turc se développait en Anatolie.

Les Seldjoukides fondèrent une partie de leur légitimité politique sur la défense de l'islam sunnite, combattant les formes les plus virulentes du chiisme de l'époque, comme l'ismaélisme. Ils encouragèrent de façon ciblée certains courants sunnites ainsi que le développement du soufisme, notamment par la fondation de madrasa et d'institutions dédiées aux mystiques. Grâce à cette intense politique de mécénat, l'époque seldjoukide vit s'épanouir des formes artistiques originales. En matière d'architecture, les sultans comme leurs hauts fonctionnaires firent construire de magnifiques édifices : mosquées, madrasa et tombeaux à coupoles, mais aussi ponts et caravansérails. Encouragé par les cours locales comme par des commanditaires privés, l'art seldjoukide, tant iranien qu'anatolien, est également réputé pour ses arts mobiliers et décoratifs et sa céramique.



MAMELOUKS ET L'ESCLAVE DEVIENT LE MAÎTRE

C'est à la faveur d'une victoire sur les croisés que les soldats du sultan d'Égypte s'emparent du pouvoir. Ces anciens esclaves d'origine turque et païenne fondent un empire, et font du Caire la capitale intellectuelle de l'islam sunnite.

Julien Loiseau
Historien, professeur à Aix-Marseille Université.

Les Mamelouks ont régné du milieu du XIIIe au début du XVIe siècle, à la tête d'un empire qui s'étendait des rives du Nil à celles de l'Euphrate et aux contreforts de l'Anatolie. Le sultanat mamelouk fut pendant deux siècles et demi la principale puissance en Méditerranée orientale et l'un des États les plus stables de l'histoire islamique. Rien ne promettait pourtant à la junte militaire turque qui prit le pouvoir en Égypte en 1250, dans le fracas d'une nouvelle expédition croisée et le chaos soulevé en Orient par les conquêtes mongoles, un aussi prodigieux destin. Il revint en effet à d'anciens esclaves soldats (*mamluk* signifie en arabe « la chose possédée ») nés païens hors des limites du domaine de l'Islam d'en défendre âprement l'héritage en Égypte et en Syrie. Il ne fallut que quelques semaines aux Mamelouks pour s'emparer de l'Égypte ; il leur fallut en revanche un demi-siècle pour étendre et stabiliser leur domination sur la Syrie. En avril 1250, le roi de France Louis IX et les chevaliers qui l'accompagnaient à la croisade furent vaincus et faits prisonniers par les mamelouks du sultan d'Égypte, un descendant du fameux Saladin. Profitant du décès de leur maître, ils assassinèrent son fils et unique héritier, placèrent provisoirement sa veuve (une ancienne esclave également) sur le trône avant de l'écarter au profit d'un de leurs officiers. Ainsi naquit dans l'improvisation un régime reposant sur l'importation d'esclaves

Le sultanat mamelouk (1250-1517)

Puissant dans la Méditerranée orientale...

Régions d'origine des Mamelouks
Sultanat mamelouk
Régions vassales — Régions protégées
États latins, totalement repris aux Francs en 1291
Empire ottoman (avant 1451)
Empire séfévide (vers 1512)
Conquêtes des Mamelouks bahrites
Bataille décisive
Conquêtes des Mamelouks circassiens
Avancée mongole

... il domine le monde musulman...

Capitale historique des Abbassides jusqu'à 1258
Lieux saints — Départ des pèlerinages
Route
Capitale culturelle, intellectuelle et diplomatique

... mais chute face aux Ottomans

Empire ottoman (extension après 1451)
Affaiblissement temporaire des Ottomans par les attaques de Tamerlan
Guerre en Cilicie — Bataille décisive

soldats de langue turque nés dans la steppe de l'actuelle Ukraine et du sud de la Russie, puis importés majoritairement des montagnes du Caucase à partir de la fin du XIVe siècle. En Islam, les souverains constituaient depuis le IXe siècle leur garde rapprochée avec des esclaves turcs choisis pour leurs qualités martiales et leur fidélité ; pour la première fois, ces mamelouks s'emparaient du pouvoir, plaçant l'un des leurs sur le trône ou choisissant leur souverain parmi les descendants du sultan défunt.

Victorieux des Mongols et des Francs

Un tel régime sans précédent n'aurait pu voir le jour, ni se maintenir aussi durablement, sans une circonstance plus redoutable que la croisade de Saint Louis : la vague des conquêtes mongoles, de l'océan Pacifique à l'Europe orientale, qui balayait alors l'Orient islamique. Jamais l'Islam n'avait semblé plus en danger ; jamais les marchés aux esclaves n'avaient compté autant de captifs. Les Mamelouks en tirèrent leur force militaire et leur légitimité. Aux armées des descendants de Gengis Khan, ils opposèrent la discipline de leurs archers montés : les Mongols subirent en 1260 à la source de Goliath (Ayn Jalut), en Palestine, leur première grande défaite, deux ans après s'être emparés de Bagdad et avoir mis à bas l'Empire abbasside (voir page 70). Les Mamelouks recueillirent par la suite un rescapé du massacre et restaurèrent au Caire, sous leur étroit contrôle, le califat des Abbassides, qui donnait à leur régime militaire une dignité sans égale en Islam. La victoire des Mamelouks sur les Mongols leur ouvrit aussi la conquête de la Syrie. Non contents de s'emparer des domaines syriens des descendants de Saladin, ils parachevèrent l'œuvre de ce dernier en liquidant les unes après les autres les dernières places tenues par les Francs en Palestine : Antioche tombait en 1268 ; Acre, la dernière, en 1291. La menace mongole, en revanche, ne fut pas écartée aussitôt : la Syrie subit plusieurs attaques jusqu'au début du XIVe siècle.

Solidement établis en Égypte et en Syrie, provinces les plus peuplées et les plus riches de l'Orient islamique et délivrées de toute menace, les Mamelouks n'ont pas cherché à étendre plus loin leur empire. En Nubie, leurs expéditions laissèrent vite place à l'installation des tribus arabes, qui détruisirent le royaume chrétien de Dongola au début du XIVe siècle. En Cilicie, au sud-est de l'Anatolie, la conquête du royaume de Petite-Arménie, achevée en 1375, leur offrit un simple glacis défensif contre la menace turcomane dont allait sortir l'Empire ottoman. Seul le sultan Barsbay (r. 1422-1438) eut une véritable politique de conquête : elle échoua en Anatolie orientale mais réussit à faire passer Chypre sous la suzeraineté du Caire jusqu'à la fin du siècle.

Une légitimité politique et religieuse

Un véritable empire, le sultanat mamelouk ne l'était pas moins, en raison des attributs qui lui donnaient une place centrale dans le monde islamique : la présence du califat abbasside au Caire, la garde des lieux saints d'Arabie (La Mecque et Médine), la protection du pèlerinage à La Mecque dont les deux caravanes principales partaient du Caire (pour les pèlerins de toute l'Afrique) et de Damas (pour de nombreux pèlerins d'Orient), enfin le rayonnement de sa capitale. Aux XIVe et XVe siècles, Le Caire n'était pas seulement la ville la plus peuplée de Méditerranée et d'Afrique : elle devint la capitale intellectuelle de l'islam sunnite, attirant étudiants, savants et mystiques de langue arabe, persane ou turque, venus du Maghreb ou d'Orient. Le Caire devint également une capitale diplomatique où se croisaient des ambassades venues d'Europe aussi bien que des pays d'Islam pour obtenir du sultan un privilège commercial, un appui diplomatique, un soutien militaire.

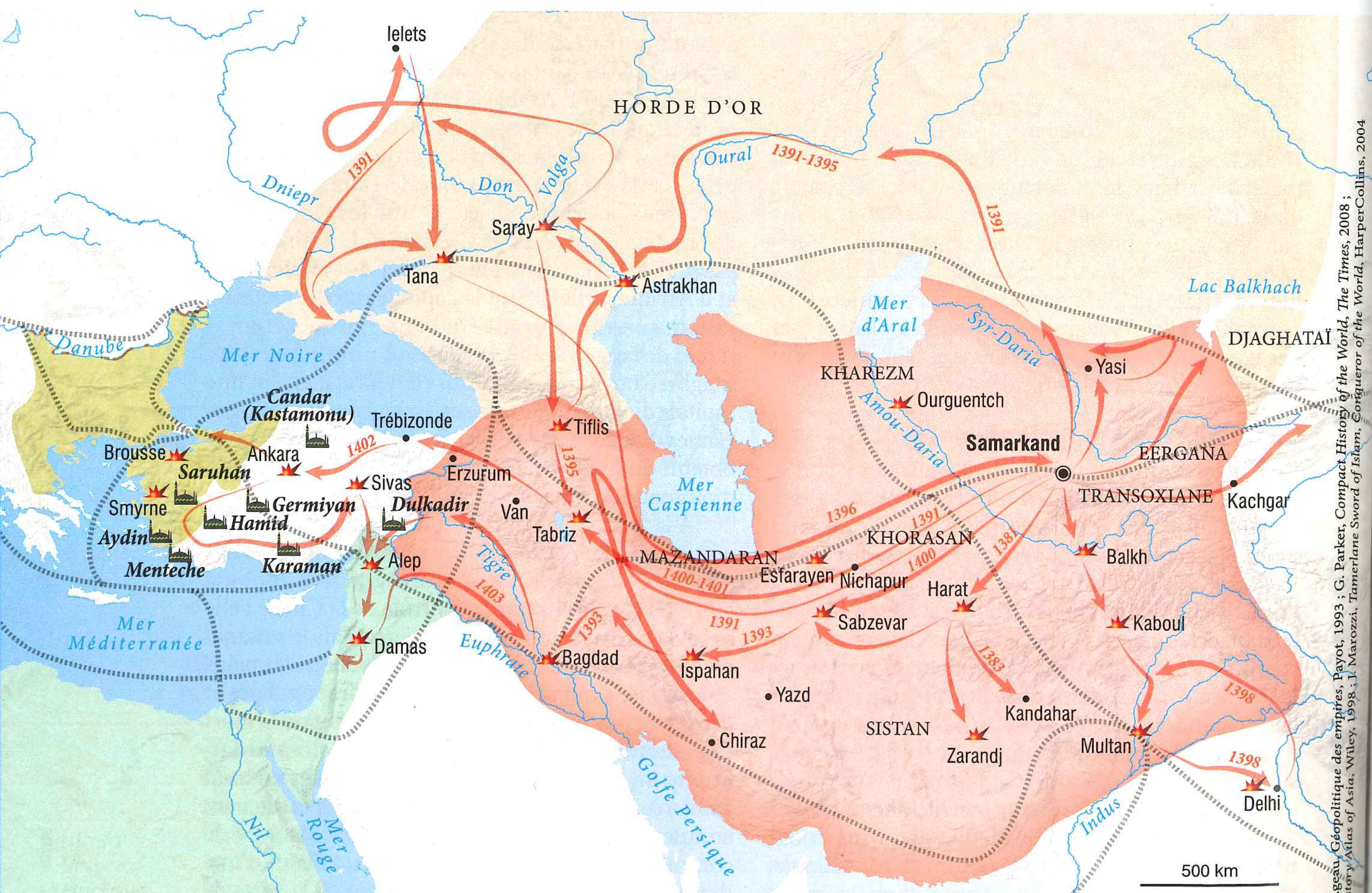
À la fin du XVe siècle, le sultanat mamelouk était encore la principale puissance régionale quand il dut affronter l'Empire ottoman. Une guerre les opposa entre 1485 et 1491 pour le contrôle de la Cilicie : elle se solda par la victoire des premiers. Mais le sultanat mamelouk avait dû consentir de lourds efforts humains et financiers, qui rendirent le régime impopulaire et divisèrent profondément l'armée. La défaite et la mort du sultan al-Ghawri sur le champ de bataille de Marj Dabiq, au nord d'Alep, face aux Ottomans en août 1516, n'en furent pas moins une surprise. Elles offrirent au sultan ottoman Selim Ier (r. 1512-1520) la Syrie, le contrôle des lieux saints d'Arabie, puis, à l'issue d'une dernière bataille, Le Caire et l'Égypte. Si la prise de Constantinople en 1453 avait fait des Ottomans la principale puissance islamique en Europe, c'est bien la prise du Caire en 1517 qui en fit un véritable empire en Orient, inaugurant une hégémonie de quatre siècles sur le monde arabe (voir page 86).

TAMERLAN UN RÉGIME BÂTI SUR LA TERREUR

Le grand émir turco-mongol du XIVᵉ siècle a marqué les mémoires par sa brutalité. Du Caucase à l'Afghanistan, il s'est taillé un vaste empire où s'est développée une architecture à l'image de sa démesure.

Anna Caiozzo
Professeure d'histoire du Moyen Âge à l'université Bordeaux-Montaigne.

Le 22 juin 1941, l'anthropologue russe Mikhaïl Guerassimov ouvrait le tombeau de Timur Lang dans le Gur-e Mir, à Samarkand, découvrant ainsi les restes de l'homme dont le seul nom, de son vivant, faisait trembler l'Orient, du Caucase à la Chine. Affecté d'un double handicap (à la jambe et au bras) expliquant son surnom de Lang, « boiteux », Timur (« l'homme de fer), auquel Christopher Marlowe consacra deux pièces de théâtre dans l'Angleterre élisabéthaine du XVIᵉ siècle, et dont l'orientaliste François Pétis de La Croix rappelait au XVIIIᵉ siècle les exploits, traduisant le *Livre des victoires* d'Ali Yazdi, venait de ressurgir sur le devant de la scène, à l'ère des empires totalitaires. Tamerlan est né en Asie centrale à Kech (Chakhrisabz, actuel Ouzbékistan) prétendument le 8 avril 1336, date d'une triple conjonction Soleil-Vénus-Jupiter, d'où son épithète supposée de *Sahib Qiran*, « maître de l'auspicieuse conjonction ». Une grande partie de la péninsule anatolienne à l'ouest et au nord est alors contrôlée par les Ottomans, le Levant par les Mamelouks, et, en dehors de la Horde d'or, les khanats mongols ont disparu, excepté quelques dynastes locaux (Jalayrides de Bagdad, Muzaffarides du Fars). L'Asie centrale, quant à elle,



Des campagnes dévastatrices

- Empire de Tamerlan en 1405
- Capitale
- Empire ottoman vers 1380
- Sultanat des Mamelouks
- Khanats mongols vers 1380
- Expédition de Tamerlan
- Ville pillée ou détruite par Tamerlan
- Émirat temporairement restauré par Tamerlan
- Route de la soie

est aux mains des factions claniques dominées par des émirs turcs, et le titre de khan est porté par deux princes de la famille de Djaghataï (deuxième fils de Gengis Khan) : l'un au Mogholistan, au nord-est, pays des steppes du Tarim à l'Altaï, dominé par les nomades mongols ou ouïgours, l'autre en Transoxiane, région urbanisée et islamisée. Le père puis l'oncle de Timur Lang gouvernaient alors les Barlas, un clan mongol turquisé et islamisé de la confédération djaghataïde (rassemblant les tribus turco-mongoles du khanat de Djaghataï), autrefois garde d'honneur de Gengis Khan. Timur s'imposa comme chef, et observant que l'Asie centrale sombrait dans l'anarchie sous le gouvernement de son beau-frère l'émir Husayn, à Harat, il le destitua. Il devint, lors du triomphe du 10 avril 1371, grand émir de Transoxiane, maintenant au pouvoir un khan mongol fantoche de la descendance d'Ogoday (troisième fils de Gengis Khan), Soyurghatmish.

Plusieurs décennies de conquête

Les 15 années suivantes furent consacrées au contrôle des territoires allant du Caucase à la ville de Kandahar (actuel Afghanistan) en débutant ses conquêtes par l'Iran oriental (Kharezm, Khorasan, Sistan), puis par les régions du sud de la mer Caspienne, le Mazandaran, et enfin l'Azerbaïdjan avec la prise de Sultaniye. Les campagnes suivantes (1386-1387) ont des tonalités de guerre sainte contre la Géorgie de Bagrat V et contre l'Arménie (Erzurum, Van). L'anarchie qui régnait en Iran occidental favorisa le contrôle de Chiraz, Ispahan et Yazd. Plus problématique fut la résistance du nouveau chef de la Horde d'or, son ancien allié Toqtamish, qu'il vainquit sans soumettre en juin 1391. En 1393, après la fuite du sultan de Bagdad, Ahmad Jalayr, en Égypte, Timur s'empara de l'ancienne capitale abbasside. Il se consacra durant quatre ans à l'embellissement de l'Asie centrale préparant la campagne de l'Inde, sans doute inspirée par le mauvais gouvernement des Tughluq, dynastie turque à la tête du sultanat de Dehli. La campagne culmina avec le sac de Delhi en décembre 1398, présentée comme un acte de pur djihad, faisant de Timur Lang un *ghazi* exterminant guèbres (zoroastriens) et idolâtres.

Au Proche-Orient, trois alliances menaçaient les nouvelles provinces timurides : les Ottomans gouvernés par Bayezid II, les Turcs du Mouton noir et les Mamelouks. En deux années, la Syrie et le cœur de l'Anatolie sont conquis, et Bayezid est fait prisonnier lors de la bataille d'Ankara, le 28 juillet 1402. De retour à Samarkand, Timur Lang, emporté par l'âge et la maladie le 18 février 1405, ne put envahir comme prévu la Chine des Ming.

Sous l'égide d'Ali et de Gengis Khan

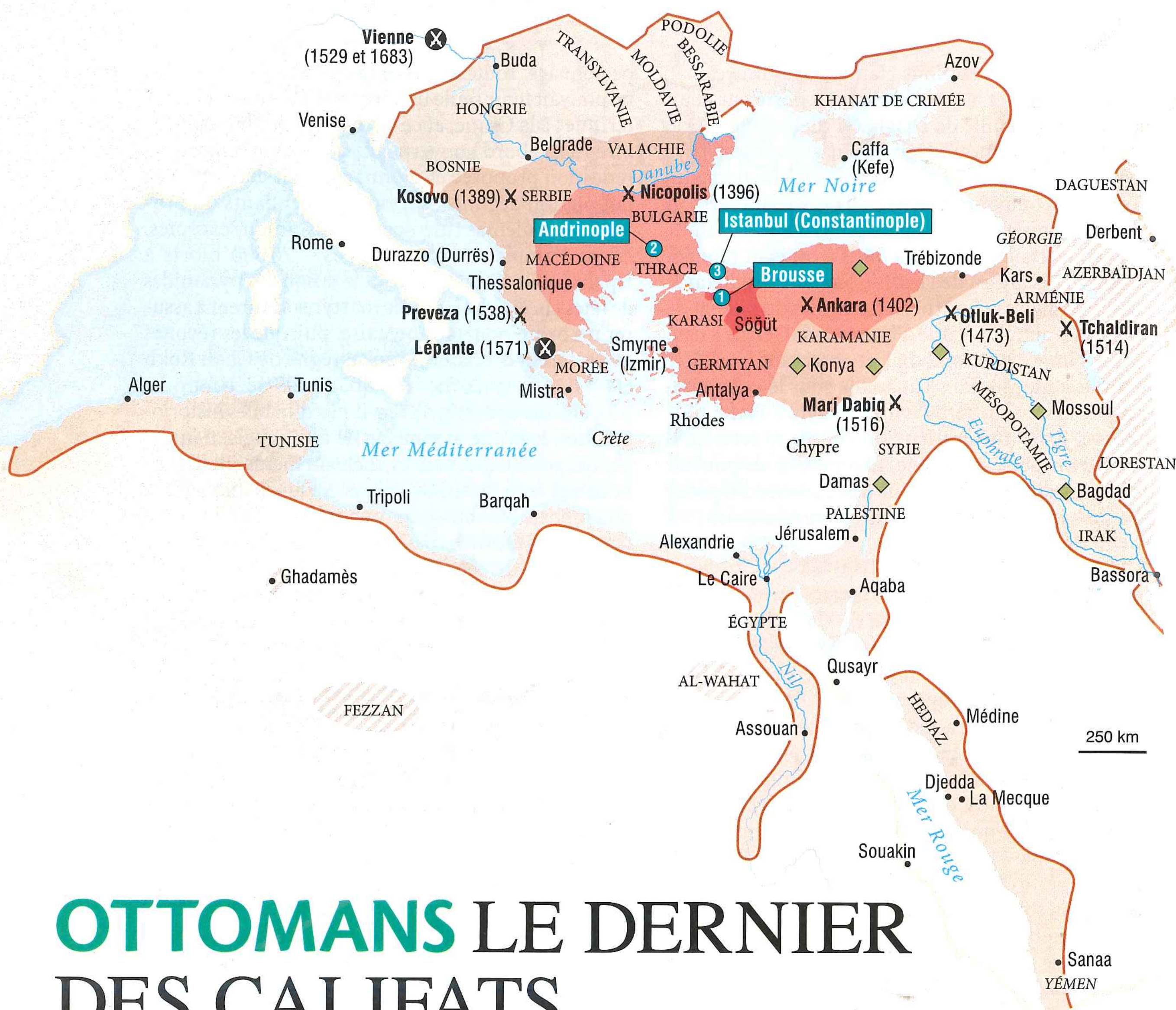
La construction de cet immense empire en moins de 40 années repose sur plusieurs facteurs. L'indéniable charisme du conquérant, le dévouement de ses compagnons d'armes, le soutien militaire et administratif de ses fils et petits-fils, nommés gouverneurs des provinces conquises, et le génie militaire du personnage. Toutefois, une armée de 200 000 hommes ne pouvait tenir seule un territoire allant de la Méditerranée à la Chine, et ce fut par la terreur que l'empire fut d'abord gouverné. Chaque ville refusant la reddition proposée et monnayée était détruite et sa population décimée, sayyids (descendants du prophète) et oulémas (théologien musulman) exceptés. Ainsi, l'ampleur des massacres – 70 000 morts à Ispahan, 90 000 à Bagdad – et la vision des pyramides de têtes encerclant les villes martyres suffirent à assurer un ordre pourtant précaire, puisque les révoltes ne cessèrent d'éclater jusqu'au règne de Chah Rokh (1407-1447), le dernier des quatre fils de Timur. La propagande dynastique, servie par d'habiles historiographes, légitime le pouvoir lié aux gengiskhanides par des généalogies fictives, incluant même sur le tombeau de l'émir la famille alide et Ali lui-même, gendre du prophète Mahomet, comme ancêtre ! La foi aveugle des troupes motivées par des butins impressionnants, les bienfaits distribués aux émirs achevaient la cohésion du système. Le modèle gengiskhanide fut renforcé notamment par le maintien du *yasaq*, code de lois mongol mis à l'honneur par Gengis Khan.

Une razzia d'artistes et d'artisans

Après avoir tant détruit, Tamerlan et ses successeurs sont célébrés par la postérité pour leur activité de bâtisseurs et de mécènes des arts, grâce aux savants, artistes et artisans razziés en Irak, Iran, Syrie, et ramenés en Asie centrale, à leur service. Parmi les monuments de prestige, on trouve à Samarkand la grande mosquée, dite « Bibi Khanum », le mausolée Gur-e Mir, la nécropole féminine du Chah-e Zendè abritant aussi le tombeau de Qutham ibn al-Abbas, compagnon du Prophète ; à Yasi (actuelle Turkestan), le mausolée de Khoja Ahmad Yasawi ; à Kech, à la périphérie de Samarkand, l'Ak Saray, le « palais blanc », avec ses jardins paradisiaques où la famille vivait entre tentes et pavillons selon les coutumes gardées du nomadisme.

Les héritiers désignés étant morts avant Timur, Chah Rokh s'empara du pouvoir en 1407 et fut le véritable constructeur de l'État timuride. Il bénéficia du soutien des élites sunnites et mit en place une chancellerie et une administration financière aux mains des scribes persans mais aussi turcs, et un bureau à l'armée régi par les militaires et les officiers de cour choisie dans l'élite turco-mongole. À la mort de Chah Rokh, en 1447, l'empire sombra dans les guerres intestines, offrant aux hordes turques kara koyunlu (Mouton noir), puis ak koyunlu (Mouton blanc), l'opportunité de contrôler le Caucase et l'Iran. La présence timuride persista au Fergana avec Omar Cheikh (1469-1494), père de Babur, le fondateur de l'Empire moghol (voir page 92), et en Transoxiane, où, après une période de guerre civile, Sultan Husayn Bayqara, descendant d'Omar Cheikh ibn Timur, rétablit entre 1469 et 1506 un État bien structuré, renommé pour ses arts et sa culture, mais réduit à la région de Harat, avant l'invasion des Ouzbeks, Chaybanides issus de la Horde d'or.

I. Barnes et R. Hudson, *The History Atlas of Asia*, Wiley, 1998 ; J. Marozzi, *Tamerlane Sword of Islam, Conqueror of the World*, HarperCollins, 2004



OTTOMANS LE DERNIER DES CALIFATS

Par sa structure et son territoire, situé en partie en Europe chrétienne, la maison du Granc Turc ne s'inscrit pas dans la lignée des empires islamiques. Musulmane, elle ne s'en présente pas moins comme la continuatrice de la deuxième Rome.

Hamit Bozarslan
Historien, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris.

Aux yeux d'Ibn Khaldun (1332-1406), auteur d'un célébrissime ouvrage intitulé *Muqaddima* (« Prolégomènes »), première partie du *Livre des exemples* (La Pléiade, 2002 et 2012), la « civilisation », qui connaissait un déclin dans le monde arabo-berbère, devrait se déplacer vers d'autres terres pour s'offrir une nouvelle jeunesse. La rencontre de cet historien arabe avec le souverain turco-mongol Tamerlan (voir page 84), dont il donne une lecture dramatique dans l'autobiographie qui introduit le livre, ne fit que le conforter dans cette conviction : les Turcs, groupe ethnique ascendant, allaient devenir la nouvelle force vive de l'islam au détriment des Arabes et des Berbères. Fin observateur de son temps, Ibn Khaldun n'avait en revanche qu'une vague idée du *« pays des Byzantins qui, à notre époque, appartient aux Turkmènes et dont le sultan est ibn Uthman »*. C'étaient pourtant ces « Turkmènes », à l'évidence très différents de l'inquiétant Tamerlan, qui allaient confirmer son hypothèse sur le déplacement du centre de gravité dans le monde musulman.

Depuis le XIe siècle, en effet, les conquêtes turques en Asie Mineure s'étaient distinguées de celles, aussi brutales qu'éphémères, des Mongols, pour déboucher sur la sédentarisation d'une population nomade encore largement égalitaire. L'un des multiples héritiers de l'Empire seldjoukide (voir page 80), le beylicat ottoman fondé en 1299 par Osman Bey, allait mettre à son profit cet héritage désormais ancré dans la durée. L'emplacement de cette « principauté » dans l'ouest de l'Asie Mineure facilitait également ses conquêtes au détriment de l'« Empire romain de l'Est » : le 27 juin 1302, *« Osman défait l'hétériarque* [chef de la garde impériale, ndlr] *Mouzalon à Bapheuse, près*

Un empire à cheval sur trois continents

L'implantation en Anatolie

Beylicat turc ottoman

1 Brousse, 1re capitale impériale (1335-1361)

La consolidation de l'ancrage européen

Conquêtes dans la seconde moitié du XIVe siècle

2 Andrinople, 2e capitale impériale (1361-1453)

La conquête des terres musulmanes

Au XVe siècle

Aux XVIe et XVIIe siècles

3 Istanbul, 3e capitale impériale (1453-1923)

Possessions temporaires

X Batailles principales

Défaites ottomanes

Révoltes contre les Ottomans (1526-1528, 1596-1610)

Frontières de l'Empire ottoman à son apogée (1683-1699)

Sources : G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; P. O'Brien, *Atlas of World History*, Philip's, 2002 ; G. Parker, *Compact History of the World*, The Times, 2008

de Nicomédie (Izmit) », ce qui lui permet de se hisser « *au même rang que les émirs de Germiyan, de Menteche et d'Aydın* », écrit Irène Beldiceanu dans son récit des origines de l'Empire ottoman (*Histoire de l'Empire ottoman*, Robert Mantran (dir.), Fayard, 1989). La chute de Brousse (1326), Nicée (1331), Karesi (1334-1335), Nicomédie (1337), la conquête de la Serbie (1371-1375), du Kosovo (1389), puis de la Bulgarie (1396) transforment en peu de temps le petit beylicat en une puissance politique majeure en Europe du Sud. La prise de Constantinople en 1453, de la Bosnie en 1462 et de l'Albanie entre 1477-1479 consolide son ancrage « européen » avant son élargissement vers des contrées historiques de l'Islam (Syrie et Égypte entre 1516 et 1517, Bagdad en 1534, Aden en 1539 et Tunis en 1574). Enfin, grâce à ses États vassaux ou ses territoires gérés par des régences *ad hoc* (Algérie, provinces libyennes, Géorgie, Circassie, Crimée, Valachie et Moldavie), l'entité ottomane devient pleinement tricontinentale, comme cela fut le cas de l'Empire romain disparu un millénaire plutôt.

Complexe, la « carte d'identité » ottomane est tout à la fois religieuse, ethnique et politique. Il est indéniable que l'empire constitue avant tout une puissance musulmane au sein de l'Europe chrétienne et une puissance sunnite radicalement opposée au chiisme de l'Iran séfévide (1501-1736). Pris en charge par l'État dès le règne de Mehmed II (1451-1481), l'islam lui apporte son système juridique, son vocabulaire politique, son ordre moral et ses hiérarchies. Il constitue aussi sa frontière ethnique interne qui sépare les « gens de l'islam » des « gens du Livre », à savoir les chrétiens et les juifs, protégés en contrepartie de leur soumission explicite et l'acquittement d'un impôt spécifique (*djizia*).

Petits arrangements avec la charia

Mais l'empire est aussi turc. Malgré l'adoption de l'islam, en effet, le Palais maintient le *türe* (« tradition »), code politique hérité de l'Asie centrale, comme une source de légitimité et l'utilise pour sacraliser la dynastie et plus particulièrement la personne du sultan. Celui-ci est en effet l'homme qui assure la continuité dynastique en transformant son intronisation en un acte de refondation : chaque sultan est moralement – mais pas juridiquement – obligé de revalider les actes de ses prédécesseurs pour s'imposer comme l'autorité ultime ; il est le seul à incarner la « maison d'Osman » au point d'officialiser le meurtre de ses frères susceptibles de lui ravir le trône. Cette sacralisation de la volonté souveraine, qui est inédite dans l'histoire de l'islam, explique également la banalisation de la mise à mort pour « raison politique » des grands vizirs (Premiers ministres) ou des vizirs dans l'histoire ottomane. Plus généralement, l'autonomie dont dispose l'État par rapport à la religion lui permet de pratiquer tout à fait ouvertement le *hile-i cheriye* (« tricherie avec la charia »), consistant à respecter la lettre de la charia pour mieux en contourner l'esprit. Ainsi, l'intérêt qui est interdit par la loi religieuse est de fait légitimé, voire institutionnalisé comme mode d'accumulation des richesses.

Enfin, bien plus que ses prédécesseurs omeyyade et abbasside (voir page 70), l'entité ottomane se veut, après la conquête de Constantinople en 1453, l'héritière d'une tradition de domination qui n'a rien d'islamique. Ainsi, Mehmed II dit le « Conquérant » sera connu comme le *kayser-i iklim-i Rum* (« kaiser du pays roum »). Près d'un siècle plus tard, son successeur, Soliman le Magnifique, aura une définition bien plus ample de sa stature « impériale » : « *Moi qui suis l'empereur des puissants empereurs, le prince des princes, le distributeur des couronnes des roys qui sont assis sur les trônes du monde, l'ombre de Dieu sur les deux terres, le possesseur de la mer Blanche* [Méditerranée] *et de la mer Noire, le souverain de l'Asie et de l'Europe, de la Caramanie, de la Grèce, et de tout le pays d'Alexandre le Grand,*

le maître de Diarbekr, de tout le pays des Curdes, de l'Erdebiyan, de la Perse, de Damas, d'Alep, de l'Égypte, de La Mecque et de Médine, de Jérusalem et de l'Arabie heureuse et Pétrée, et [tant] d'autres pays conquis par mes glorieux ancêtres… » (première lettre de Soliman au roi de France François Ier, 1526).

Se déroulant sur plus de six siècles, l'histoire de l'Empire ottoman ne se prête pas à une lecture linéaire. La période de la fondation est marquée par une « colonisation » militaro-religieuse des territoires conquis par des communautés portées par un esprit d'égalité, qui compense la faiblesse des structures étatiques. Celle-ci se termine par un interrègne, qui fait suite à la capture de Bayezid Ier (Bajazet) en 1402 par les forces mongoles de Tamerlan. Cette vacance de pouvoir, signe de la fragilité du Palais qui s'appuyait jusqu'alors sur des forces armées centrifuges, se clôt par l'accession au trône en 1413 de l'un des fils de Bayezid, Mehmed Çelebi, au bout d'une décennie de guerre avec son frère Musa.

La servitude au fondement de l'État

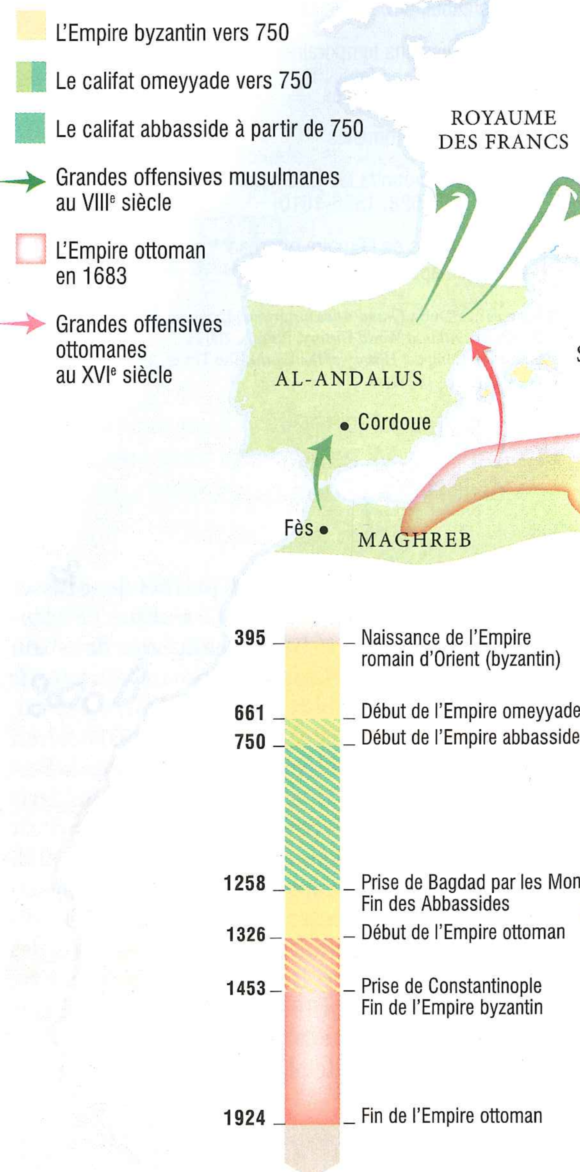
Fruit d'un fratricide qui laisse des séquelles durables dans les chroniques, la reconstruction de l'entité ottomane s'accompagne de la marginalisation des Turcs au sein de l'État : Mehmed II, dont le règne commence en 1451, anéantit l'« administration centrale » placée jusqu'alors sous l'autorité de la famille des Çandarlı, au service de la dynastie depuis 1322. Il érige le *kulluk* (« servitude/esclavage de la Porte ») des bureaucrates et militaires d'origine chrétienne en fondement de son État, avant de conquérir Constantinople. Cet événement, véritable acte de fondation d'empire, ouvre une longue période d'expansion incarnée par les règnes de Selim Ier (1512-1520), dit « le Cruel » ou « le brave », et Soliman (1520-1566), dit « le Législateur » ou « le Magnifique ».

Les historiens considèrent la défaite ottomane devant Vienne en 1683 comme le début d'une nouvelle ère. Marquée par la faiblesse de l'armée comme de la pensée militaire, cette période montre l'incapacité de l'empire à lire les nouvelles dynamiques – politiques, économiques, militaires et techniques –, à l'œuvre dans l'Europe de la fin du XVIIIe siècle. Les réformes de Selim III (1789-1907) et surtout celles des Tanzimat (« Réorganisations », 1839-1876) transforment l'empire de fond en comble sans pouvoir enrayer le processus de désintégration. Ce dernier s'accélère autant par une série de guerres avec la Russie que par des mouvements contestataires dans les Balkans, dont celui des Grecs qui, au bout de près d'une décennie de révolte, obtiennent leur indépendance en 1830. La guerre russo-turque de 1877-1878 se solde par l'accession de

TROIS CAPITALES SUCCESSIVES

Si l'Empire ottoman porte une attention particulière à La Mecque et à Médine, lieux saints de l'islam, ainsi qu'aux sièges d'anciennes puissances musulmanes (Damas, Bagdad, Le Caire), il construit son récit historique autour de ses propres capitales : Bursa (Brousse), Edirne (Andrinople) et Istanbul (Constantinople). Prise en 1326, la première de ces trois villes byzantines n'est transformée en capitale qu'en 1335 ; ce choix résulte de l'ancrage du beylicat ottoman dans l'Ouest anatolien, à deux pas de son lieu de naissance, qui est la ville de Söğüt. Conquise en 1361, la deuxième capitale, Edirne, dote les Ottomans d'une territorialité européenne ; elle constitue indéniablement la tête de pont des conquêtes militaires ottomanes du XVe siècle. Bursa et Edirne abritent de nombreuses mosquées impériales construites tout au long de l'histoire de l'empire, mais c'est Constantinople, « ottomanisée » dès sa conquête en 1453 par la transformation de la basilique Sainte-Sophie en mosquée, qui permet à l'empire de se penser comme le successeur de Byzance.

La fusion des mondes byzantin et arabo-musulman

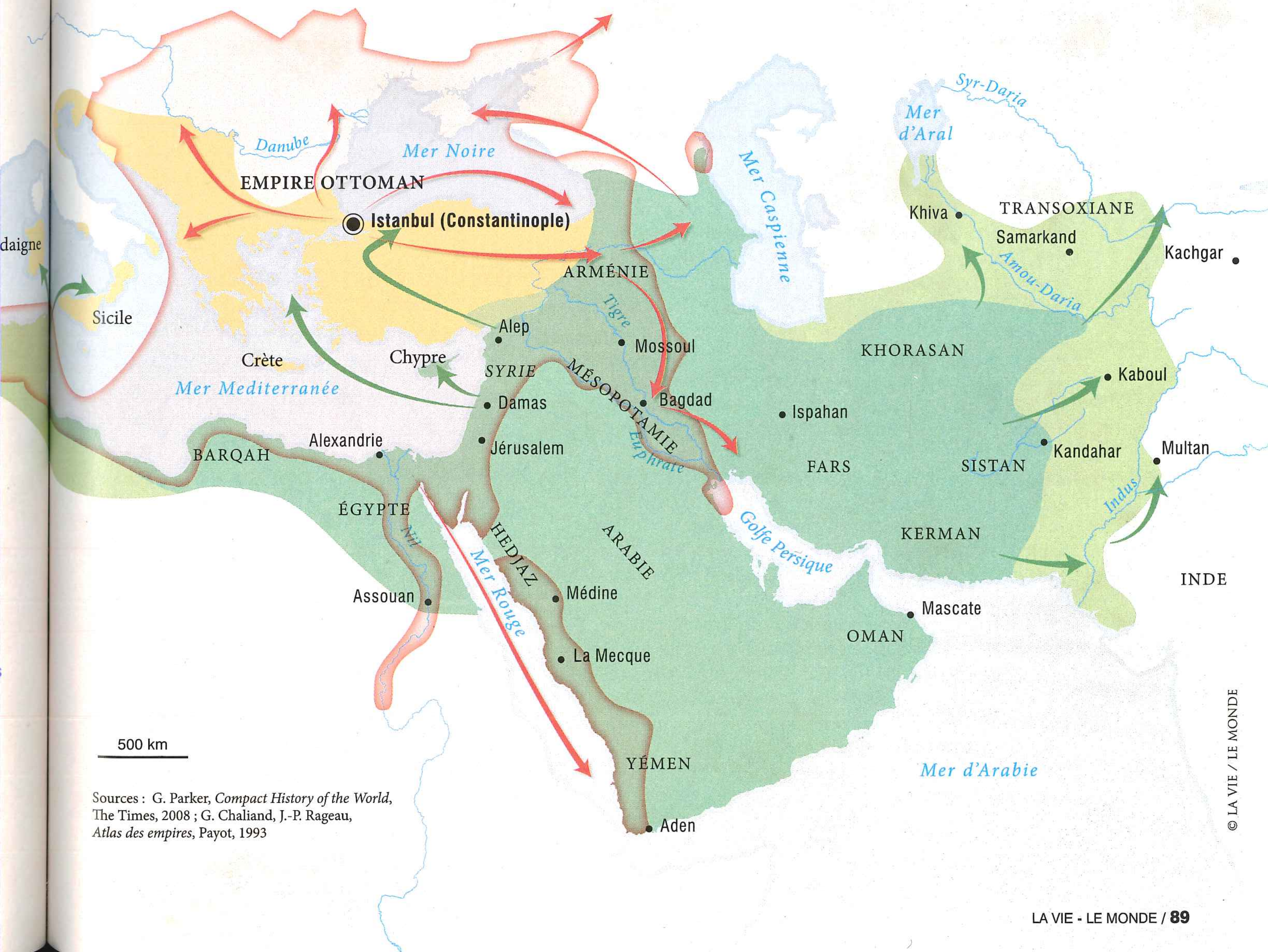


la Bulgarie à l'autonomie et l'établissement d'un protectorat austro-hongrois sur la Bosnie-Herzégovine. Elle marque aussi la fin des réformes d'inspiration libérale et la consolidation du régime autocratique d'Abdülhamid II (1876-1909), responsable des premiers grands massacres des Arméniens (1894-1896) et de la politique de la terre brûlée mise en place en réponse à l'insurrection macédonienne (1903).

Le coup d'arrêt de la Grande Guerre

En 1908, le pronunciamiento d'un comité révolutionnaire, dit « Union et Progrès » (CUP), qui regroupe pour l'essentiel des jeunes militaires, est salué comme une opportunité historique pour sauver l'empire. Mais alors que la première guerre balkanique (1912) réduit la présence ottomane en Europe comme une peau de chagrin, le CUP se transforme en un parti unique, aussi brutal qu'aventuriste. Le Comité accueille la Première Guerre mondiale comme le moment de revanche des Turcs sur l'histoire, mais échoue à réaliser son utopie touranienne consistant à refonder l'empire par la conquête de l'Asie centrale sous domination russe. La « Grande Guerre » qu'il mène avec ses alliés allemand et autrichien contre les puissances de l'Entente débouche au contraire sur la perte de ses provinces arabes. En Asie Mineure même, le « 14-18 » ottoman s'accompagne du génocide des Arméniens et est suivi d'un échange contraint de populations avec la Grèce à l'issue de la guerre gréco-turque (1919-1922).

La république de Turquie, proclamée en 1923 après l'abolition du sultanat (1er novembre 1922) et la signature des accords de Lausanne (24 juillet 1923), exprime aujourd'hui sa fierté d'être un pays musulman « à 99 % », mais comme le montre la gravité des questions kurde et alévie depuis, elle échoue à réaliser son projet d'homogénéisation ethnique et confessionnelle de la société, qu'elle a hérité du CUP.



Sources : G. Parker, *Compact History of the World*, The Times, 2008 ; G. Chaliand, J.-P. Rageau, *Atlas des empires*, Payot, 1993

SÉFÉVIDES LA NAISSANCE DE L'IRAN CHIITE

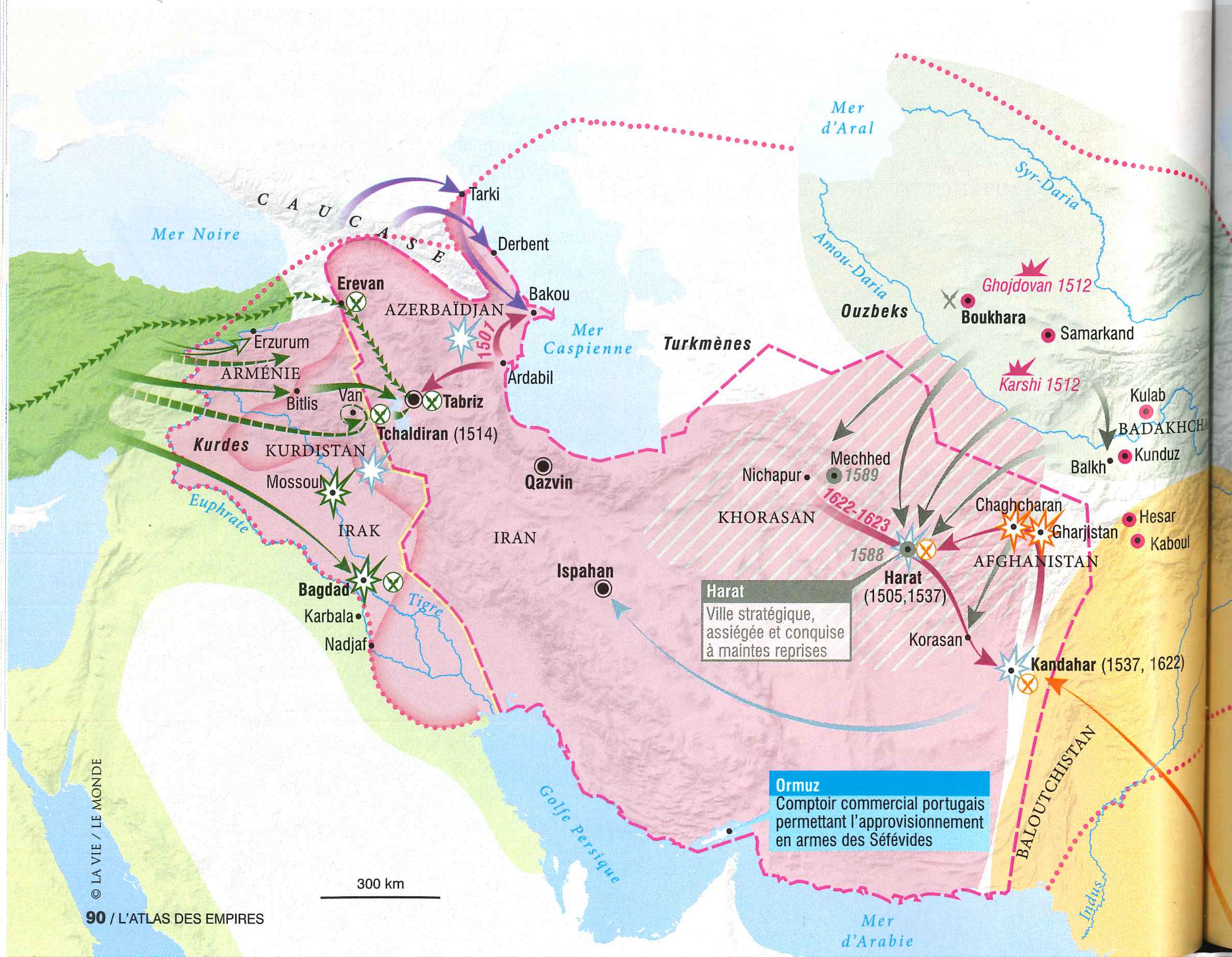
À l'orée du XVIe siècle, une nouvelle dynastie arrive au pouvoir en Iran. Elle fonde un État théocratique et impose le chiisme comme religion officielle. Une décision qui oppose le pays au reste du monde musulman.

Yves Porter
Professeur d'histoire de l'art islamique à Aix-Marseille Université. Chercheur associé à l'UMR Mondes iranien et indien du CNRS.

Fondée par chah Ismaïl Ier en 1501, la lignée des Séfévides a régné sur la Perse jusqu'en 1722, date de l'invasion afghane qui mit fin à l'autorité effective de la dynastie. Celle-ci perdure toutefois jusqu'en 1732, les derniers souverains n'exerçant plus qu'un pouvoir nominal. L'État impose le chiisme comme religion officielle dès sa fondation. Cette doctrine agit certes comme facteur d'unification dans l'Iran proprement dit, mais l'oppose à ses puissants voisins : Ottomans à l'ouest, Ouzbeks au nord-est, puis Moghols à l'est, tous pratiquant le sunnisme. Après la période agitée de chah Ismaïl (1501-1524), le règne de chah Tahmasp Ier (1524-1576) apparaît comme une période moins troublée, relativement prospère. Mais c'est sous chah Abbas Ier (1588-1629) que la dynastie connaît son véritable apogée, tant dans son étendue territoriale que pour son essor économique. Si ses successeurs immédiats parviennent à maintenir une stabilité relative, la fin de la dynastie s'annonce au tournant des XVIIe et XVIIIe siècles.

Un empire pris entre deux feux

La conquête du pouvoir par chah Ismaïl s'est faite par les armes : le jeune prince a d'abord conquis l'Azerbaïdjan et fait de Tabriz sa capitale (en 1501), en chassant le dernier souverain des Aq Qoyunlu ou « Moutons blancs ». Dès 1505, il se lance dans la conquête du Khorasan, la riche province orientale de l'Iran, et parvient à chasser les Ouzbeks de Harat (Afghanistan actuel). Mais la montée en puissance



des Séfévides provoque rapidement la réaction des Ottomans : le sultan Selim Ier leur inflige ainsi en 1514 une cuisante défaite lors de la bataille de Tchaldiran. Les souverains suivants, jusqu'à chah Abbas, devront sans cesse composer avec leur puissant voisin, qui pille le territoire séfévide à de nombreuses reprises. Ismaïl meurt en 1524, âgé de 38 ans, laissant le trône à son fils Tahmasp, qui n'a que 10 ans.

Jusqu'en 1533 le royaume connaît une période d'instabilité politique qui ne passe pas inaperçue aux yeux de ses voisins : à l'est, les Ouzbeks envahissent Harat et le Khorasan par cinq fois. Harat sera reprise par Tahmasp en 1537 ; dans la foulée, il se lance à la conquête de Kandahar, tenue alors par les Moghols. Mais la menace ottomane à l'ouest est autrement redoutable : l'Azerbaïdjan, avec sa capitale, Tabriz, ainsi que les villes de l'Irak (Bagdad, Nadjaf et Karbala) sont frontalières des territoires ottomans et donc particulièrement vulnérables. Soliman le Magnifique succède à Selim Ier en 1520 ; après avoir conquis la Hongrie et conclu un traité de paix avec l'Autriche en 1533, il s'attaque à ses frontières orientales. Ainsi, en 1534, les Ottomans occupent Tabriz puis Bagdad. L'année suivante, Tahmasp réinvestit Tabriz, puis réussit progressivement à reprendre tous les territoires envahis, à l'exception de Bagdad. Ces petites victoires, quoiqu'elles esquivent la confrontation directe avec les armées de Soliman, augmentent le prestige de Tahmasp. En mai 1555, la signature du traité de paix d'Amasya marque une trêve définitive entre les deux souverains. Tahmasp meurt le 14 mai 1576 ; le bilan de son long règne est contrasté : il est parvenu à contenir les appétits de ses voisins, mais le pays traverse une crise politique profonde qu'illustrent les querelles de succession. Les règnes de ses deux héritiers – Ismaïl II (1576-1578) et Mohammad Khodabanda (1578-1588) – échouent à redorer le blason des Séfévides parmi les empires du moment.

Des frontières à défendre

Capitale — *Ouzbeks* peuple

À l'ouest, l'aboutissement vers une frontière durable

- Empire séfévide en 1512
- Empire ottoman avant 1514
- Frontière séfévide sous chah Abbas en 1629
- Avancée séfévide
- Territoire envahi par les Ottomans entre 1514 et 1638

Attaques ottomanes

- 1534-1536
- 1548-1549
- 1553-1555
- Campagne d'Erevan (1635)
- Bataille
- Révolte contre les Ottomans
- Frontière du traité de paix de Zuhab (1639)

À l'est, l'ancien Empire timouride disputé

- Limite de l'ancien empire timouride
- Dynasties ouzbèkes
- Zone contestée entre Ouzbeks et Séfévides
- Ville conquise par Babur en 1511, vassal séfévide
- Massacre
- Attaque ouzbèke
- Ville prise par les Ouzbeks
- Empire moghol
- Avancée moghole
- Multiples batailles
- Rébellion

La fin de l'Empire séfévide

- Frontière séfévide en 1722 à la veille de la révolte afghane
- Attaque de l'Empire russe (1722-1723)
- Révolte des Afghans d'Harat
- Attaque des Afghans ghalzai de Kandahar

Sources : P. O'Brien, *Atlas of World History*, Philip's, 2002 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; A. Burton, *Cahiers d'Asie centrale*, 1997

Chah Abbas Ier ouvre le siècle d'Ispahan

Chah Abbas Ier, contemporain d'Élisabeth Ire d'Angleterre, de Philippe II d'Espagne, de Rodolphe II de Habsbourg ou d'Ivan le Terrible, est considéré à juste titre comme le souverain le plus puissant de la dynastie. Plusieurs échanges d'ambassades ont du reste lieu entre sa Cour et certaines de ces monarchies européennes. Le transfert sous son règne de la capitale à Ispahan (Qazvin avait un temps supplanté Tabriz, trop proche des territoires ottomans), et la beauté des monuments qui ornent encore cette ville justifient que l'on parle du « siècle d'Ispahan ».

Après avoir pacifié le pays et étendu son domaine du Caucase et de l'Irak jusqu'à Harat – et momentanément Balkh (actuel Afghanistan) –, chah Abbas conclut des traités avec les Moghols, les Ottomans et les Ouzbeks. La puissance de l'empire et sa stabilité sont propices au commerce, qui devient florissant, ainsi qu'aux connexions avec les puissances européennes. Le chah attribue des franchises de douanes à des marchands européens et facilite le commerce international, dans lequel les Arméniens d'Iran jouent un rôle majeur d'intermédiaire. Le pays se pare de monuments prestigieux : palais, mosquées et sanctuaires des imams chiites se multiplient et s'enrichissent, alors que les ports, les routes et les caravansérails bénéficient de l'intérêt du souverain. Chah Abbas Ier meurt le 19 janvier 1629. Ses successeurs chah Safi Ier (1629-1642) et chah Abbas II (1642-1666), parviennent, non sans mal, à préserver une certaine prospérité, en dépit de pertes territoriales (Arménie, Irak). Si les Ottomans et les Moghols demeurent des voisins agressifs, les Ouzbeks ne représentent plus une menace pendant cette période.

Les règnes de Safi II (ou Soleyman, 1666-1694), puis de Soltan Hoseyn (1694-1722) connaissent la désagrégation progressive du pouvoir royal, volontiers confié à des camarillas. Cette période d'instabilité s'aggrave de facteurs naturels (séismes, épidémies, famines) combinés à une gestion désastreuse des finances, des hausses d'impôts inconsidérées et des persécutions, notamment contre les sunnites. L'une de ces tribus sunnites persécutées, celle des Afghans ghalzai de Kandahar, sera à l'origine d'une révolte qui engendrera la fin des Séfévides. Les Afghans conquièrent en effet Ispahan (1722) et déposent Hoseyn. Quelques souverains de façade suivent, dont Tahmasp II (1722-1732). Son autorité est bafouée par Nadir Chah, qui se proclame roi en 1736, inaugurant sa propre dynastie.

INDE
DES SULTANS DE DELHI AUX GRANDS MOGHOLS

Leur nom évoque le luxe et le raffinement. Les dynasties d'origine étrangère qui dominent l'Inde à partir du XIIIe siècle y introduisent l'islam et la culture persane. Elles ouvrent une ère de prospérité favorable à la création artistique.

Harit Joshi
Maître de conférences à l'Inalco, à Paris. Spécialiste de l'histoire de l'Inde médiévale.

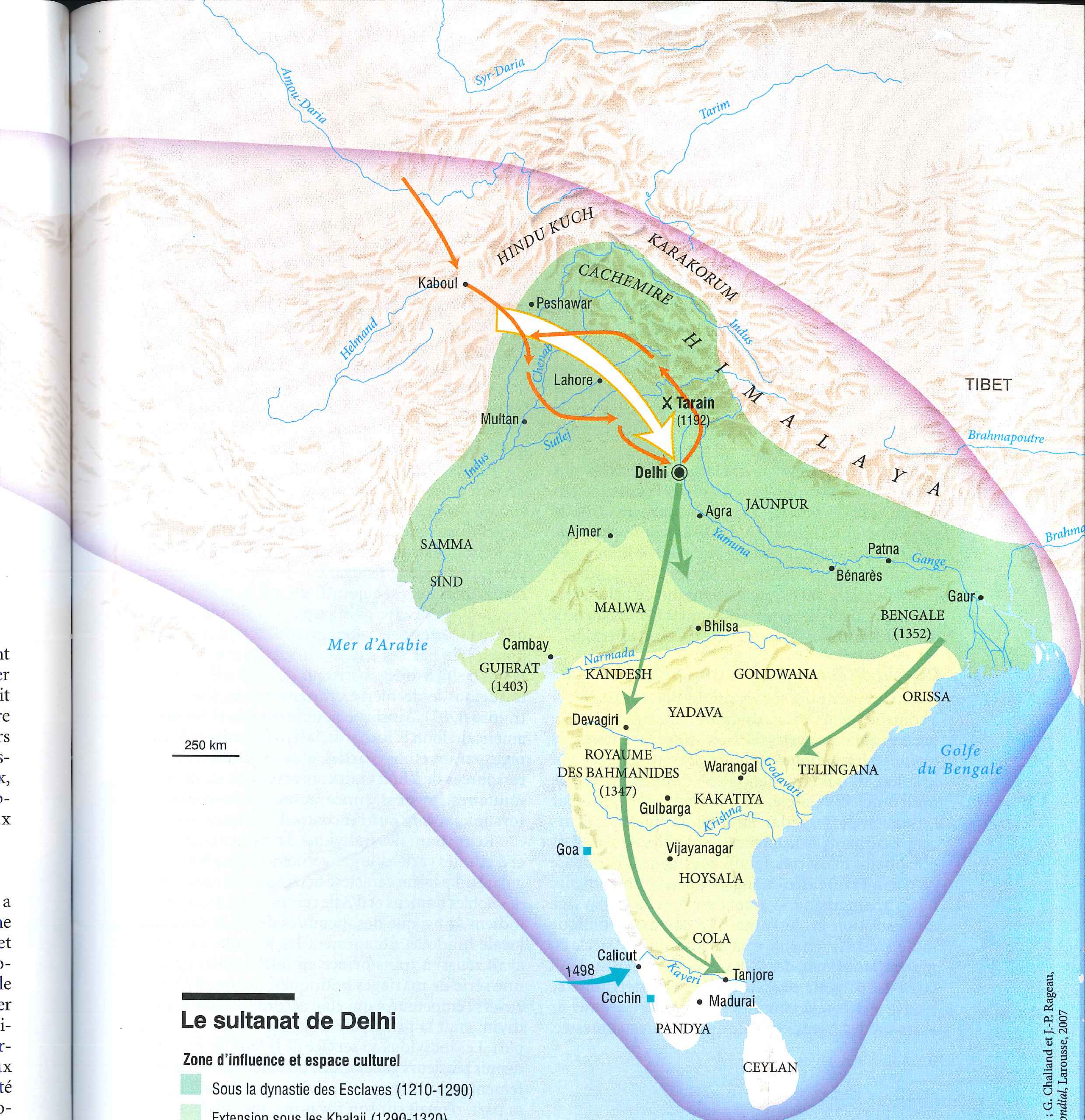
Au début du XIIIe siècle eut lieu la fondation, en Inde du Nord, du sultanat de Delhi, terme employé pour désigner une série de dynasties musulmanes d'origine turque et afghane qui domina politiquement une importante partie du sous-continent indien pendant plus de trois siècles. Quelques années auparavant, en 1192, une force menée par Muizz al-Din Ghuri, chef militaire originaire de la région de Ghur en Afghanistan, remporta une victoire contre une coalition de rois rajputs à Tarain, située à environ 150 km au nord de Delhi. Dans les mois qui suivirent, les forces ghurides firent de Delhi, jusqu'alors un site d'importance mineure, leur place forte, s'en servant de base pour effectuer une série de raids le long de la vallée du Gange. À la mort de Muizz al-Din, en 1206, ses lieutenants, des esclaves militaires (*ghulam*) affranchis, d'où le nom « dynastie des Esclaves » pour désigner ce régime, préférant les richesses que leur offrait l'Inde à la perspective peu alléchante d'un retour dans leur pays d'origine, décidèrent d'y rester. Malgré de nombreuses menaces internes et externes (conflits de succession, résistance des chefs hindous indigènes, attaques ponctuelles des hordes mongoles venant du nord-ouest), les sultans renforcèrent leur contrôle sur leurs territoires tout en menant des campagnes d'expansion territoriale ou de prise de butin, comme celles poursuivies jusqu'à l'extrême sud de l'Inde péninsulaire par le redoutable Ala al-Din, de la dynastie des Khalaji (r. 1296-1316).

Disposant de techniques militaires supérieures à celles de leurs adversaires locaux (les contingents équestres sur lesquels reposaient leurs armées leur assuraient rapidité et manœuvrabilité), les sultans cherchèrent avant tout à mettre la main sur le surplus agricole de la campagne. Ils instaurèrent une forme d'autorité politique fragmentée, où les officiers chargés de gouverner les différentes provinces s'occupaient de la collecte des revenus, en retenaient une partie au titre de leur salaire, avant de renvoyer le reste à la trésorerie centrale. Le régime offrait d'immenses possibilités d'avancement de carrière aux individus compétents, quelles que fussent leurs origines. Ainsi, de nombreux changements de dynasties se produisirent lorsque des agents provinciaux, profitant de la faiblesse du pouvoir central et s'appuyant sur leur charisme personnel et leurs réseaux claniques, s'emparèrent du trône.

Le succès des confréries soufies

Le discours nationaliste hindou du XXe siècle a eu tendance à regarder d'un œil défavorable le règne des sultans, accusant ces derniers d'iconoclasme et de prosélytisme. Toutefois, les institutions politico-militaires et administratives mises en place sous le sultanat n'avaient pas un caractère à proprement parler islamique. Les sultans, conscients de la pluralité religieuse caractérisant la population qu'ils gouvernaient, veillèrent globalement à la respecter. Aux non-musulmans, qui constituaient la vaste majorité de leurs sujets, fut accordé le statut de *zimmi*, « protégé », à l'instar des chrétiens et des juifs vivant ailleurs, sur des terres également contrôlées par des musulmans. Une influence religieuse beaucoup plus déterminante fut exercée par les mystiques des différentes voies soufies qui firent leur apparition en Inde dès la formation du sultanat. Par la simplicité de leur discours et leur accessibilité (même si nombre d'entre eux, notamment les chefs de la confrérie de la Chishtiya, prétendaient bouder tout contact avec le monde), ils ont su attirer un nombre important de disciples, surtout parmi les communautés vivant un peu en marge de l'hindouisme classique.

L'Inde faisait désormais partie de l'immense espace culturel qu'était le monde indo-persan, s'étendant de la Turquie moderne jusqu'à la partie



Le sultanat de Delhi

Zone d'influence et espace culturel

- Sous la dynastie des Esclaves (1210-1290)
- Extension sous les Khalaji (1290-1320)
- Apogée, sous les Tughluq (vers 1335)
- Raids de Malik Kafur (1307-1311)
- Étendue de l'espace culturel indo-persan

Tensions et désintégration

- Invasions mongoles
- Invasion de Tamerlan (1398)
- (1403) Dates d'indépendance d'États musulmans
- Expédition portugaise
- Comptoir portugais
- Bataille

Sources : M. Gaborieau, *Un autre islam*, Albin Michel, 2007 ; G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Atlas des Empires*, Payot, 1993 ; G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2007

extrême orientale du sous-continent. Le persan fut choisi comme langue officielle de la Cour, et c'est donc dans cette langue que furent rédigées les chroniques historiques mandatées par les sultans, ainsi que les traités sur la gouvernance, les textes religieux et les œuvres littéraires. L'adoption du persan comme principal vecteur de communication favorisa la mobilité des populations. D'innombrables administrateurs, hommes de lettres, artisans et aventuriers quittèrent leurs terres natales en Afghanistan, Iran, Asie centrale, et même au-delà, pour se réfugier en Inde, soit dans l'espoir d'y faire une carrière lucrative (comme le voyageur marocain Ibn Battuta, de 1333 à 1342), soit pour échapper à la catastrophe des invasions mongoles. Delhi devint l'une des villes les plus cosmopolites du monde médiéval, et le poète et historien Amir Khosrow (1253-1325), dans un excès de verve poétique, la qualifia de « *ville sainte, refuge de la foi et de la justice, véritable jardin du Paradis* ». Les nombreux édifices construits par les sultans esclaves et les Tughluq, autre grande dynastie de bâtisseurs, dont les vestiges parsèment toujours la ville, témoignent de la prospérité et de la puissance de cette période.

Du raid de Tamerlan à la conquête de Babur

L'incapacité des souverains tughluq (1320-1414) à contrôler leurs vastes dominions et la perpétuelle tension qui marqua les relations entre le centre et les régions périphériques affaiblirent considérablement le sultanat, qui commença à se désintégrer vers le milieu du XIVe siècle. Le coup fatal fut porté par l'invasion de Tamerlan en 1398. Delhi et plusieurs centres urbains avoisinants furent pillés, des milliers d'habitants massacrés, tandis que l'armée victorieuse du conquérant turco-mongol ramenait un immense butin à Samarkand, laissant derrière elle un paysage de désolation et de ruines. Le contexte politique indien resta fragmenté tout au long du XVe siècle et, malgré les efforts des sultans de la dynastie Lodi (1451-1526) pour rétablir l'ordre, leur territoire se trouva nettement diminué par rapport à celui de leurs prédécesseurs et leur autorité très contestée.

UN VOYAGEUR FRANÇAIS À LA COUR MOGHOLE

François Bernier (1620-1688) fut l'un des nombreux Européens à se rendre en Inde moghole. Arrivé en 1658, au début du règne d'Aurangzeb, il y vécut huit ans, en qualité de médecin. Observateur fin et avisé, il laissa un témoignage critique sur le fonctionnement autocratique du gouvernement impérial, ainsi qu'une description détaillée des principales villes du royaume, Delhi et Agra, et des croyances religieuses hindoues. Convaincu, à tort, que la propriété privée n'existait pas dans le pays, et que l'empereur moghol était seul propriétaire de toutes les terres, il fut l'un des inspirateurs de la théorie du mode de production asiatique de Karl Marx et contribua à la genèse de la notion de « despotisme oriental ».

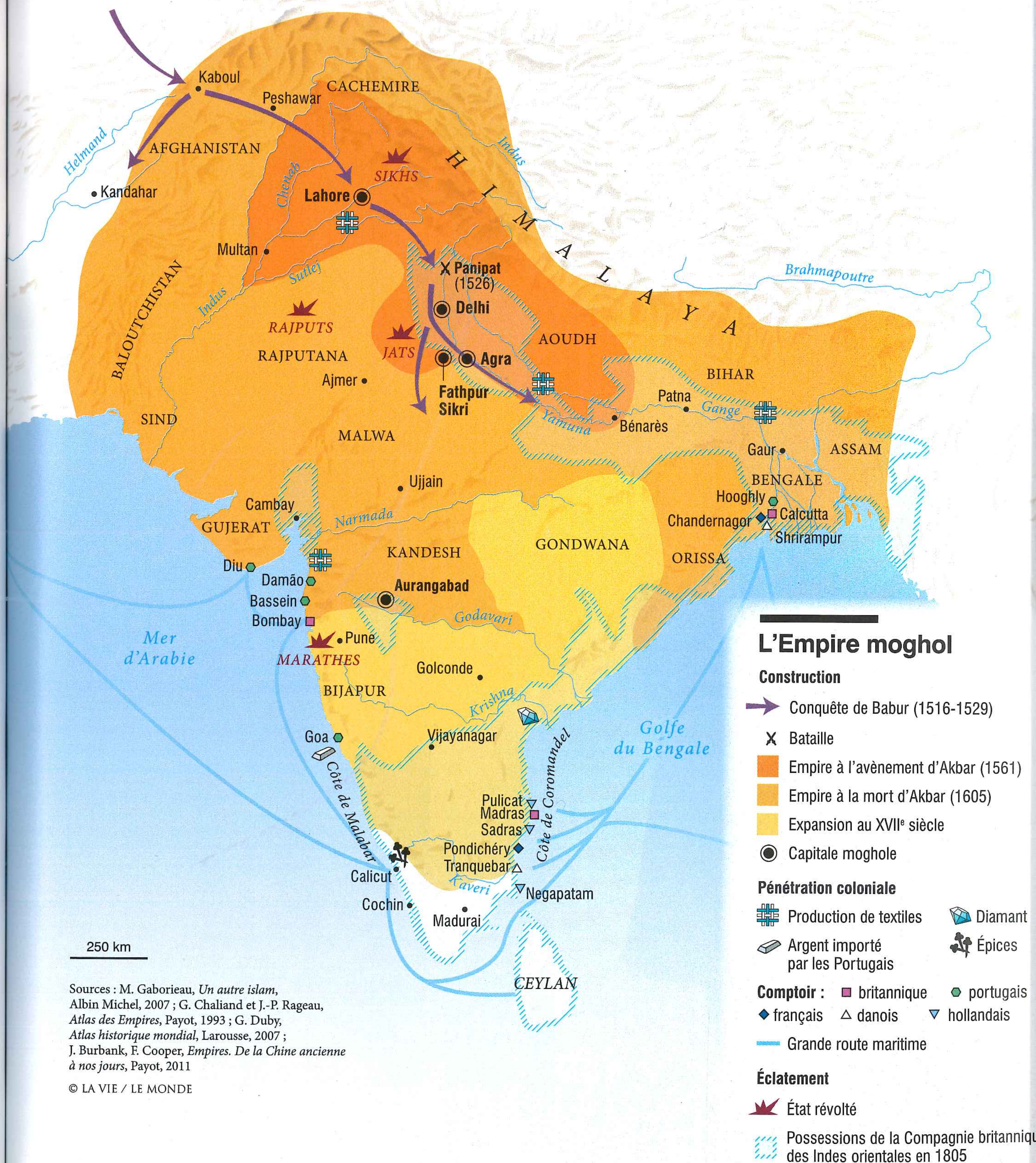
C'est alors que Zahir al-Din Muhammad (1483-1530), surnommé « Babur » (tigre), originaire de la région de Ferghana (actuel Ouzbékistan), entra en scène. Profitant des dissensions au sein du gouvernement lodi et alliant une brillante stratégie militaire à la supériorité de son artillerie, il remporta à Panipat, en 1526, une victoire décisive sur une armée indienne pourtant nettement plus nombreuse que la sienne. Babur et ses successeurs, que nous appelons les Moghols, se revendiquaient avec fierté comme les descendants de Tamerlan et du grand conquérant mongol Gengis Khan, deux des personnalités les plus emblématiques du monde musulman médiéval, ce qui leur concédait une légitimité incontestable.

Pendant son long règne de presque un demi-siècle, le petit-fils du fondateur de la dynastie, Akbar (r. 1556-1605), élargit les frontières de l'empire jusqu'à l'étendre, au terme de sa vie, sur quasiment l'ensemble de l'Hindoustan (terme qui désignait autrefois la partie de l'Inde se trouvant au nord du fleuve Narmada, mais qui est aujourd'hui utilisé pour la totalité du pays). Cette politique expansionniste (uniquement terrestre et jamais maritime) fut également poursuivie par ses successeurs, notamment Chah Jahan (r. 1628-1658), bâtisseur du célèbre Taj Mahal, et surtout le dernier grand empereur, Aurangzeb (r. 1658-1707). Ainsi que nous le rappelait l'historien américain John F. Richards, la dynastie moghole était régie par un ethos martial, et la majeure partie des ressources de l'État était consacrée aux campagnes militaires, menées année après année contre les royaumes voisins ou à l'encontre des éléments rebelles.

Réunissant des individus d'origines religieuses et d'ethnies variées, le gouvernement moghol se singularisait par son caractère hétérogène. Il rassemblait des nobles iraniens et d'Asie centrale, des musulmans indiens, ainsi que des membres de l'élite politique locale hindoue, notamment les Rajputs, qu'Akbar avait réussi à transformer en fidèles alliés grâce à une série de mariages politiques. La loyauté totale envers l'empereur, à qui était accordé un statut quasi divin, était la principale exigence attendue de leur part. Les individus au service de la famille impériale depuis plusieurs générations bénéficiaient d'un traitement particulièrement privilégié. L'empereur, pour sa part, régnait sur son royaume, ses officiers et ses sujets comme s'ils étaient tous membres de sa propre famille élargie, constituant un modèle de gouvernance que l'historien Stephen P. Blake qualifie de « patrimonial-bureaucratique ».

De l'or et de l'argent à profusion

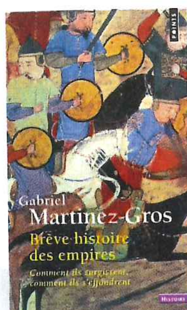
L'Empire moghol bénéficia de l'augmentation de productivité que connut l'économie indienne au début de l'ère moderne, percevant des recettes fiscales nettement supérieures à celles de ses prédécesseurs. L'essor du commerce maritime dans l'océan Indien, dominé d'abord par les Portugais, puis par les Britanniques et les Hollandais, est lié à une forte demande pour les produits indiens en Europe, notamment les épices et les textiles. Ces achats étaient soldés par

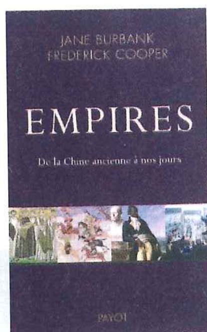


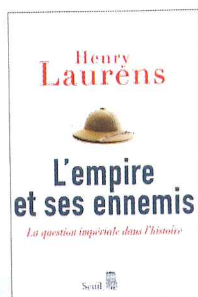
Sources : M. Gaborieau, *Un autre islam*, Albin Michel, 2007 ; G. Chaliand et J.-P. Rageau, *Atlas des Empires*, Payot, 1993 ; G. Duby, *Atlas historique mondial*, Larousse, 2007 ; J. Burbank, F. Cooper, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Payot, 2011

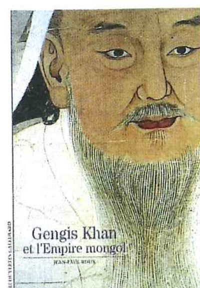
d'importantes quantités de métaux précieux en provenance du Nouveau Monde, et l'État moghol (dont plusieurs grandes figures avaient par ailleurs investi à titre personnel dans des entreprises commerciales) profita pleinement de ces vastes quantités d'or et d'argent pour remplir ses caisses.

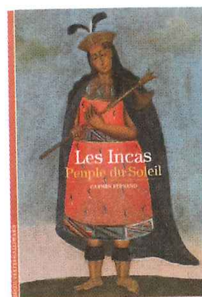
L'appétit insatiable de la machinerie moghole pour de nouveaux territoires embourba ses armées dans une série de campagnes interminables dans la province méridionale du Deccan, lors des dernières décennies du XVIIe siècle. Cela provoqua un ensemble de crises – pénurie de terrains à accorder aux nobles, abandon de champs cultivables par une paysannerie surexploitée, sécession de gouverneurs régionaux – qui, en plus d'une série de guerres de succession dévastatrices, affaiblirent les fondements même de l'appareil impérial, menant à sa désintégration. Le XVIIIe siècle vit la naissance de plusieurs royaumes régionaux indépendants et l'affirmation de la Compagnie britannique des Indes orientales comme principale entité politique. Un grand empire était en train de céder la place à un autre. ■

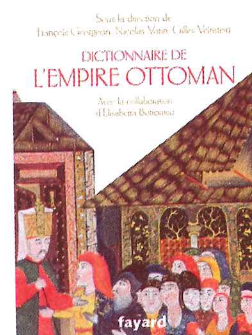












OUVRAGES GÉNÉRAUX

- **50 Histoires de mondialisation. De Néandertal à Wikipédia,** Vincent Capdepuy, *Alma Éditeur, 2018.*
- **Atlas des empires maritimes. Une histoire globale vue des océans,** Cyrille P. Coutansais, *CNRS Éditions, 2013.*
- **Brève Histoire des empires,** Gabriel Martinez-Gros, *Points histoire, 2016.*
- **Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie,** Jared Diamond, *Folio essais, Gallimard, 2009.*
- **Empires. De la Chine ancienne à nos jours,** Jane Burbank et Frederick Cooper, *Payot, 2011.*
- **Faut-il penser autrement l'histoire du monde ?,** Christian Grataloup, *Armand Colin, 2011.*
- **Géopolitique des empires,** Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, *Champs essais, Flammarion, 2015.*
- **La Fin des empires,** Patrice Gueniffey et Thierry Lentz (dir.), *Perrin/Le Figaro, 2016.*
- **L'Empire et ses ennemis. La question impériale dans l'histoire,** Henry Laurens, *Seuil, 2009.*
- **Vision(s) du monde : histoire critique des représentations de l'humanité,** Christian Grataloup, *Armand Colin, 2018.*

L'INVENTION DES EMPIRES

- **Alexandre le Grand,** Pierre Briant, *Que sais-je ?, Puf, 2016.*
- **Angkor VIIIe-XXIe siècle. Mémoire et identité khmères,** Hugues Tertrais (dir.), *Autrement, 2008.*
- **Atlas de l'empire romain. Construction et apogée,** Christophe Babel, *Autrement, 2012.*
- **Brève Histoire du Cambodge,** François Ponchaud, *Magellan & Cie, 2014.*
- **Darius, les Perses et l'Empire,** Pierre Briant, *Découvertes Gallimard, 1992.*
- **Gengis Khan et l'Empire mongol,** Jean-Paul Roux, *Découvertes Gallimard, 2002.*
- **Grand Atlas de l'Antiquité romaine,** Christophe Badel et Hervé Inglebert, *Autrement, 2014.*
- **Histoire de la Chine,** René Grousset, *Payot, 1994.*
- **Histoire de la Mésopotamie,** Véronique Grandpierre, *Folio histoire, Gallimard, 2010.*
- **La Chine. Histoire d'une civilisation millénaire,** Anne Bernard-Grouteau, *Ellipses, 2011.*
- **L'Afrique soudanaise au Moyen Âge. Le temps des grands empires (Ghana, Mali, Songhaï),** Francis Simonis, *CRDP Aix-Marseille, 2010.*
- **La Vie privée dans l'Empire romain,** Paul Veyne, *Points histoire, 2015.*
- **La Perse antique,** Philip Huyse, *Les Belles Lettres, 2005.*
- **La Ruine du Qin. Ascension, triomphe et mort du premier empereur de Chine,** François Thierry, *Vuibert, 2013.*
- **Le Destin brisé de l'empire aztèque,** Serge Gruzinski, *Découvertes Gallimard, 2010.*
- **L'Égypte au temps des pyramides,** Guillemette Andreu, *La Vie quotidienne, Fayard, 2014.*
- **L'Empire des steppes. Attila, Gengis-Khan, Tamerlan,** René Grousset, *Payot, 1989.*
- **L'Empire gréco-romain,** Paul Veyne, *Points histoire, 2015.*
- **L'Empire romain,** Patrick Le Roux, *Que sais-je ?, Puf, 2015.*
- **Les Débuts de l'histoire. Civilisations et cultures du Proche-Orient ancien,** Pierre Bordreuil, Françoise Briquel-Chatonnet et Cécile Michel (dir.), *Khéops, 2014.*
- **Les Incas,** Henri Favre, *Que sais-je ?, Puf, 2011.*
- **Les Incas. Peuple du Soleil,** Carmen Bernand, *Découvertes Gallimard, 2010.*
- **Les Inscriptions d'Asoka,** Jules Bloch, *Les Belles Lettres, 2007.*
- **Les Iraniens. Histoire d'un peuple,** Yves Porter, *Armand Colin, 2006.*
- **Les Empires nomades de la Mongolie au Danube. Ve siècle av. J.-C. - XVIe siècle,** Gérard Chaliand, *Perrin, 2006.*
- **L'Inde des Gupta (IVe siècle-VIe siècle),** Cédric Ferrier, *Les Belles Lettres, 2015.*
- **Voyage dans l'empire mongol. 1253-1255,** Guillaume de Rubrouck, *Imprimerie nationale, 2007.*

LES EMPIRES MUSULMANS

- **Dictionnaire de l'Empire ottoman,** François Georgeon, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein (dir.), *Fayard, 2015.*
- **Histoire de la Turquie. De l'Empire à nos jours,** Hamit Bozarslan, *Tallandier, 2015.*
- **Histoire de l'Empire ottoman,** Robert Mantran (dir.), *Fayard, 1989.*
- **Histoire des Grands Moghols. Babur,** Jean-Paul Roux, *Fayard, 1986.*
- **Histoire du Maghreb médiéval. XIe-XVe siècle,** Pascal Buresi et Mehdi Ghouirgate, *Armand Colin, 2013.*
- **Hommage à Bagdad,** Javier Teixidor, *CNRS Éditions, 2007.*
- **La Mer des califes. Une histoire de la Méditerranée musulmane,** Christophe Picard, *Seuil, 2015.*
- **Le Chant du monde. L'art de l'Iran safavide, 1501-1736,** Assadullah Souren Melikian-Chirvani, *Somogy, 2007.*
- **L'État impérial des califes abbassides. VIIIe-Xe siècle,** Dominique Sourdel, *Puf, 1999.*
- **Les Débuts du monde musulman. VIIe-Xe siècle,** Thierry Bianquis, Pierre Guichard et Mathieu Tillier (dir.), *Nouvelle Clio, Puf, 2012.*
- **Les Élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides,** Vanessa Van Renterghem, *Presses de l'Ifpo, 2015.*
- **Les Fatimides et la Méditerranée centrale (Xe-XIIe siècle),** *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* n° 139, Patrice Cressier et Annliese Nef (dir.), *Presses universitaires de Provence, 2016.*
- **Le Siècle d'Ispahan,** Francis Richard, *Découvertes Gallimard, 2007.*
- **Les Mamelouks. XIIIe-XVIe siècle,** Julien Loiseau, *Seuil, 2014.*
- **L'Ordre almohade (1120-1269),** Mehdi Ghouirgate, *Presses universitaires du Midi, 2014.*
- **Pouvoirs en Islam. Xe-XVe siècle,** *Documentation photographique* n° 8103, Anne-Marie Eddé et Annliese Nef, *La Documentation française, 2015.*
- **Saladin,** Anne-Marie Eddé, *Flammarion, 2012.*
- **Sunnites et Chiites. La naissance de l'empire islamique,** Wahib Attalah, *Infolio, 2010.*